

QD
AVIS

AUX GENS

DE LA CAMPAGNE

SUR LES MOYENS DE PERFECTIONNER

L'ÉDUCATION DES CHEVAUX.



NEUCHÂTEL,

CHEZ CHRISTIAN GERSTER, LIBRAIRE.

1829.

QD*

2154

A Monsieur de Montmollin,
Conseiller et Secrétaire d'Etat,
Chevalier de l'Ordre de l'Aigle
rouge H. S.

Hommage de respect, de considéra-
tion et de dévouement;
de la part du Traducteur.

R003052141 - 2,n

2,n

AVIS

AUX GENS DE LA CAMPAGNE

SUR LES MOYENS DE PERFECTIONNER

L'ÉDUCATION DES CHEVAUX.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE A. J. BACHMANN,

Vétérinaire en chef du haras de Trakehnen, Membre
de la Société d'agriculture pour la Lithuanie.

PAR

HENRI DE PURY,

*Docteur en médecine et en chirurgie, Médecin du Roi,
Chevalier de l'ordre du mérite civil de Prusse de
première classe, etc.*

NEUCHÂTEL,

CHEZ CHRISTIAN GERSTER, LIBRAIRE.

1829.

~~~~~  
DE L'IMPRIMERIE DE C. H. WOLFRATH,  
IMPRIMEUR DU GOUVERNEMENT.  
~~~~~



QD 2154

A SON EXCELLENCE

MONSIEUR

FRÉDÉRIC GUILLAUME DE ZASTROW,

GÉNÉRAL D'INFANTERIE ET MINISTRE D'ÉTAT
DE SA MAJESTÉ, CHEVALIER GRAND'CROIX
DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR ET DE L'AIGLE
ROUGE, DE L'ORDRE DE SAINT-HUBERT DE
BAVIÈRE, DE L'ORDRE DU LION D'OR DE
HESSE, ETC.

GOUVERNEUR ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL
DE LA PRINCIPAUTÉ DE NEUCHÂTEL ET
VALANGIN.

Monsieur le Gouverneur !

La traduction d'un ouvrage qui a pour objet une amélioration aussi importante que celle de la race des chevaux , pourroit-elle paroître sous des auspices plus favorables que ceux d'un Gouverneur qui s'intéresse si vivement à la prospérité de notre pays , et qui vient encore de lui donner une preuve de sa sollicitude , en obtenant de la générosité de SA MAJESTÉ l'allocation d'une prime d'encouragement pour l'éducation et le perfectionnement de cette race précieuse.

Mettre par cette traduction les habitans de ce pays à même de profiter des conseils et des sages directions que cet ouvrage renferme , et qui lui ont valu dans les Etats

*Prussiens une approbation générale , c'étoit
répondre aux vues bienfaisantes de Votre
Excellence , et même obéir à Son désir.
C'est à ce titre que j'ose Lui présenter l'hon-
mage de ce travail avec celui du dévouement
et du profond respect de*

*Son très-humble et très-obéissant
serviteur ,*

PURY, D.^r

AVANT-PROPOS.

La rédaction d'un ouvrage populaire tel que celui-ci, présente de grandes difficultés, non pas tant par la quantité de choses qu'il y aura à dire, que par le devoir imposé à l'auteur de choisir celles dont la pratique peut être le plus utile aux agriculteurs, et de les leur présenter de la manière la plus précise et la plus intelligible. Il est important qu'un ouvrage de ce genre ne contienne que des règles confirmées par l'expérience, basées sur des principes en petit nombre, et tels qu'il suffise d'être doué d'un jugement sain pour les admettre de prime abord. Ces règles devront encore être exprimées dans une suite de préceptes courts et simples, énoncés autant que possible de telle manière

que chacun d'eux puisse être entendu isolément, afin d'épargner au lecteur le travail, dont il peut n'avoir pas l'habitude, de se rappeler les antécédens.

Quoique cette façon de traiter une matière ne prête point à l'élégance du style, l'auteur a cru devoir s'y conformer pour mieux atteindre son but. L'approbation d'hommes très-entendus dans l'hyppiatricque, lui a fait espérer qu'en effet ce but avoit été atteint.

Si la partie qui traite de la conformation extérieure du cheval et des inductions que l'on en doit tirer, a reçu plus d'extension proportionnellement au reste de l'ouvrage, qu'on ne lui en donne ordinairement dans les abrégés de ce genre; c'est que l'auteur a cru qu'avant tout, il importoit de bien faire connoître le modèle dont il s'agit de se rapprocher, et

qu'ensuite les caractères essentiels des différentes races ne peuvent être trop distinctement exprimés.

La connoissance des formes les plus avantageuses, connoissance fondée sur l'observation de ce que la nature offre de plus beau dans un cheval, ne peut manquer de se répandre parmi les cultivateurs qui ont l'avantage de pouvoir examiner chaque année les superbes étalons qu'on leur fournit pour la monte, et de suivre les progrès de l'amélioration qui en résulte pour la race indigène. Je crois cependant devoir attirer l'attention de mes lecteurs sur un ouvrage également propre à favoriser cette connoissance. C'est un recueil lithographié d'après les dessins du peintre F^s Burde, et contenant les portraits des douze plus beaux étalons qui se trouvent dans les haras de S. M. Ces dessins des animaux

les plus distingués de leur race, portraits fort ressemblans, au jugement des connoisseurs, ne peuvent être que très-utiles à tous ceux qui s'occupent de chevaux. Mais les propriétaires spéculateurs y trouveront encore un intérêt de plus, dans la facilité de comparer un jour d'après ces gravures, la génération actuelle des chevaux, avec celles qui suivront. *)

*) Ce recueil est en vente, au magasin d'objets d'art et d'industrie de Mrs JEANNERET et BAUMANN, à Neuchâtel.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction	Page 1
CHAPITRE PREMIER. Du choix des jumens poulinières.	5
CHAPITRE SECOND. De la monte.	44
CHAPITRE TROISIÈME. De la manière de soigner les jumens pendant la gestation	47
CHAPITRE QUATRIÈME. Du part et des soins qu'il exige.	53
CHAPITRE CINQUIÈME. Des soins nécessaires aux jumens poulinières après qu'elles ont mis bas, et aux poulains pendant l'allaitement. .	63
CHAPITRE SIXIÈME. Des soins qu'exigent les poulains après qu'ils sont sevrés et pendant le premier hiver.	71
CHAPITRE SEPTIÈME. Comment on doit soigner les poulains pendant le second été.	77
CHAPITRE HUITIÈME. Comment on doit les soigner le second hiver	81
CHAPITRE NEUVIÈME. Comment on doit les soigner à leur troisième année, et les accoutumer au travail lorsqu'ils ont atteint trois ans et demi	88
CHAPITRE DIXIÈME. Du traitement de la gourme bénigne et des symptômes de la gourme suspecte; de la morve; et des petits vers qui s'engendrent sous la peau	91

Explication des termes les moins usités qui se trouvent dans le cours de cet ouvrage.

Aides. Tout ce dont on se sert pour bien manier un cheval.

Apophyse. Partie éminente qui s'avance hors du corps d'un os. (Bosse.)

Atrophie. Amaigrissement excessif, consommation. (Vulgairement *décroit.*)

Borborygme. Bruit qui se fait entendre dans les intestins.

Cartilage. Substance blanche, dure, polie, recouvrant l'extrémité des os.

Cécité. Etat d'un individu aveugle.

Drèche. Marc de l'orge qui s'emploie pour faire la bière.

Exomphale, (Hernie). Hernie du nombril.

Humerus. Os du bras, depuis l'épaule jusqu'au coude.

Inguinale, (Hernie). Hernie de l'aine ; qui est la partie du corps qui se trouve entre le haut de la cuisse et le bas-ventre.

Ischion, (Os). Os des hanches.

Larynx. Partie supérieure de la trachée-artère.

Lessive. Eau rendue détersive par de la cendre ou de la soude.

Oedémateux. Qui est de la nature de l'œdème.

Oedème. Tumeur molle, sans douleur, cédant à l'impression du doigt, et la retenant quelque tems.

Omoplate. Os de l'épaule plat et large.

Opiat. Mélange de différens ingrédiens auxquels on donne une forme molle avec du miel ou du syrop, etc.

Rétine. Membrane la plus interne de l'œil, principal organe de la vision.

Sternum. Partie osseuse qui forme le devant de la poitrine.

Thorax. C'est le nom que les anatomistes donnent à la poitrine.

Trachée-artère. Canal qui porte l'air aux poumons.

INTRODUCTION.

L'EXPÉRIENCE prouve tous les jours à l'agriculteur actif et intelligent, que les animaux domestiques de bonne espèce sont la base principale de l'agriculture, et peuvent offrir les résultats les plus avantageux. Rien ne mérite donc plus de soin et une attention plus constante que l'amélioration progressive du bétail. — Aucun de nos animaux domestiques n'est plus susceptible que le cheval d'être perfectionné et de gagner en beauté, en bonté et en utilité. — Les qualités qui distinguent cet excellent animal dans son état de perfectionnement le plus avancé, sont : l'harmonie des formes ; la force du corps ; la vitesse et la capacité de supporter long-tems le travail ; une santé solide ; la longévité et la faculté de rester propre au travail jusqu'à l'âge le plus reculé.

L'agriculteur qui se sera procuré des chevaux constitués de la sorte, pourra disposer pour son travail d'une force beaucoup plus considérable, et tous ses ouvrages se feront non-seulement mieux, mais plus promptement, ce qui n'est pas moins essentiel : et lui ménage un tems précieux pour d'autres occupations utiles.

A

Quelque évidens que soient ces avantages, il n'en est pas moins vrai, que les attelages de plusieurs agriculteurs sont encore composés d'animaux foibles et dégénérés, qui, non-obstant la bonne nourriture qu'on leur donne, peuvent à peine se traîner eux-mêmes et présentent ainsi un obstacle permanent à la bonne confection des labours et en général à toute l'industrie agricole. — Un cultivateur actif doit mettre tous ses soins à remplacer de pareils chevaux par de meilleurs. — Il y a deux moyens d'y parvenir, savoir d'*acheter* ou d'*élever*. C'est d'après les circonstances particulières de l'économie rurale qu'il faut se décider pour l'un ou l'autre de ces moyens. Dans les établissemens ruraux qui ne présentent aucune facilité pour l'éducation des chevaux, il convient d'en acheter : il seroit même en pareil cas aussi peu raisonnable de vouloir en élever, que de chercher à faire croître des plantes sur un sol qui ne leur conviendrait pas. Mais pour peu que les circonstances soient favorables, on comparera les inconvéniens et les difficultés des achats avec les avantages qu'offre l'éducation, et l'on n'hésitera pas à prendre ce dernier parti par les raisons suivantes :

Premièrement : par ce moyen l'agriculteur n'est pas obligé de dépenser à-la-fois des sommes considérables pour acheter de bons chevaux

de travail, qui sont toujours chers ; il peut au contraire se procurer de tems en tems par la vente de ces animaux pour la remonte de la cavalerie et autres usages, d'autant plus d'argent comptant que ses jumens poulinières seront d'une race plus perfectionnée.

En second lieu, il ne craint pas d'être trompé en achetant des chevaux qui auroient des maladies contagieuses ou des défauts redhibitoires qui pourroient l'entraîner dans des procès dispendieux.

En troisième lieu, les chevaux que l'on a élevés soi-même se trouvent accoutumés au fourrage, à l'eau, en général à toutes les localités, et par conséquent sujets à moins de maladies que ceux qui sont amenés souvent de très-loin par des maquignons.

En quatrième lieu, le cultivateur qui élève de bons chevaux, a le mérite de contribuer au bien public en conservant dans le pays les sommes considérables qui en sortiroient sans cela pour l'achat des chevaux que réclament également les besoins de l'agriculture et de l'industrie, le luxe et la remonte de la cavalerie : il arrivera plutôt que les étrangers viendront se procurer chez lui ces précieux animaux : ce qui sera d'un très-grand profit non-seulement pour lui-même, mais aussi pour tout le pays.

Les nombreux et divers avantages qui résultent nécessairement tant pour les cultivateurs que pour le public en général, du perfectionnement de la race des chevaux, n'ont pu échapper à la sage prévoyance de notre bon Roi. C'est ce qui a engagé S. M. à ordonner que l'on prît les mesures nécessaires pour élever promptement au plus haut degré cette branche de l'industrie agricole.

Le premier et le plus nécessaire de tous les moyens pour y parvenir, étoit d'augmenter le nombre des étalons beaucoup trop petit dans la plupart des provinces. — Ceux qu'on élève dans les haras royaux, tous animaux de noble race et dont on est sûr qu'ils sont exempts de maladies héréditaires, étant répartis dans les provinces au moyen des haras départementaux, serviront à atteindre ce but. — Ces établissemens que l'on peut citer comme des modèles, ont déjà fait un bien que personne ne peut révoquer en doute. L'agriculteur est d'autant plus encouragé à en profiter, que S. M. notre gracieux Souverain veut non-seulement que le commerce de chevaux soit entièrement libre, mais encore qu'on achète dans le pays tous ceux dont on a besoin pour le service de l'armée, ce qui procure aux gens qui en élèvent une vente certaine à des prix avantageux. — Mais pour compléter le succès d'une institu-

tion si bienfaisante, il faut nécessairement que l'agriculteur entre dans les vues du Gouvernement. Il n'est aucune branche de l'économie rurale où il soit aussi essentiel que dans celle-ci d'agir avec connoissance de cause pour s'assurer quelque profit. Beaucoup de préjugés et d'idées fausses s'opposent encore aux progrès des bonnes méthodes. Rectifier ces idées et leur donner une forme telle que chacun puisse y joindre le résultat de ses propres observations, qui deviendront par-là plus instructives, est le but des chapitres qu'on va lire. — Les règles qu'on y trouvera, sont fondées sur la nature du cheval, et sur les expériences souvent répétées des directeurs de haras, et des propriétaires les plus entendus. — Puisse le cultivateur pratiquer soigneusement ces règles, et porter l'attention convenable sur un objet d'une si grande utilité.

CHAPITRE PREMIER.

CHOIX DES JUMENS.

Une des conditions les plus essentielles pour réussir dans l'entreprise d'un haras, c'est de choisir les jumens conformément au but qu'on se propose.

Ceux qui sont chargés de ce choix ont besoin

de certaines connoissances préalables. Voici ce qu'ils doivent nécessairement savoir :

1° Quelle est dans un cheval parfaitement sain la conformation régulière de chaque partie du corps.

2° Quels sont les défauts qui peuvent influencer plus ou moins défavorablement sur la progéniture.

3° Quelles sont les proportions des différentes parties du corps entr'elles pour former un ensemble parfaitement harmonique.

En soumettant les jumens à un examen rigoureux sur ces trois points , d'abord dans l'état de repos , puis en les mettant en action , les propriétaires ne connoîtront pas seulement celles qui sont le plus propres à remplir leurs vues, mais ils en verront encore les défauts et pourront chercher à les corriger par un accouplement convenable , et duquel puissent résulter des sujets bien conformés, légers, vigoureux et d'une santé à l'épreuve.

Afin d'acquérir les connoissances nécessaires, nous proposons au cultivateur de s'aider de la gravure ci-jointe, pour passer en revue exactement et fréquemment toutes les parties du corps de chevaux vivans d'après l'ordre qu'on va voir :
On examinera I. La tête.

II. L'épine qui s'étend jusqu'à la croupe et comprend le col, le garrot, le dos et les reins.

III. La croupe.

IV. Le poitrail et les côtes.

V. Le ventre et ses parties.

VI. Les extrémités antérieures et postérieures.

I. DE LA TÊTE.

La tête doit être maigre et proportionnée au reste du corps. Une tête lourde, couverte de beaucoup de chair et de graisse, charge trop l'avant-main et rend les mouvemens du corps moins libres sans en augmenter la force. Il n'est pas rare de trouver jointe à ce défaut une disposition aux maux d'yeux, au vertigo et à plusieurs autres maladies auxquelles les beaux chevaux dont la tête est maigre, sont beaucoup moins sujets.

Ce défaut et ces maladies se rencontrent le plus souvent dans les races molles et lâches, surtout dans celles qui ont été élevées dans des lieux marécageux, bas et humides, ou sur des pâturages trop gras.

Voici ce qu'il est utile d'observer à l'égard de chacune des parties de la tête en particulier: les oreilles doivent être bien proportionnées et placées à une distance convenable l'une de l'autre. Les chevaux intelligens et vifs les portent droites et les remuent avec vivacité. Des

oreilles larges peu pointues, formées de gros cartilages et d'une peau épaisse, couvertes de beaucoup de poils, comme aussi celles qui sont pendantes et se remuent lentement, outre qu'elles ne sont pas belles, font mal augurer des qualités de l'animal.

Le front, par lequel on entend la partie de la tête qui se trouve entre le toupet et une ligne qu'on se représenteroit tirée d'un des grands angles d'un œil à l'autre, doit être long et large; les os pariétaux doivent former une saillie arrondie au-dessous de l'origine des oreilles.

Les yeux méritent d'être examinés avec la plus grande attention. Chez les chevaux de noble race, ils sont grands, brillans et pleins de feu; les sourcils, comme toutes les parties environnantes, paraissent maigres et sont couverts d'une peau mince, de couleur foncée, peu chargée de poils.

On voit dans les yeux des chevaux de noble race qu'ils sont plus intelligens que ceux d'une espèce inférieure, et ils sont en effet beaucoup plus faciles à instruire.

Les yeux petits et entourés de beaucoup de chair sont disposés à la cécité. Ce défaut, comme la plupart des maladies des yeux qui proviennent de causes internes, est ordinairement héréditaire. — Du nombre de ces maladies sont nommément :

1° La fluxion lunatique, qui est une inflammation de l'œil, laquelle revient de tems en tems jusqu'à ce que la vue soit entièrement perdue.

2° La cataracte, maladie dans laquelle le cristallin devient opaque jusqu'au point d'empêcher entièrement les rayons lumineux d'agir sur la rétine; elle est souvent la suite des fluxions lunatiques.

3° La goutte sereine; dans ce cas l'œil n'est point trouble, mais le nerf optique est paralysé et par conséquent incapable de recevoir l'impression des rayons lumineux. Un des symptômes auxquels on reconnoît le mieux cette maladie, est l'immobilité de la pupille qui a perdu la faculté de se contracter et de se dilater, lorsque le cheval passe d'un endroit obscur dans un plus clair, ou du grand jour dans l'obscurité.

Pour pouvoir bien examiner les yeux d'un cheval, il faut placer sa tête dans la porte d'une écurie, le corps tourné en-dedans: de cette manière on peut faire tomber à volonté plus ou moins de jour dans l'œil.

La bouche ne doit être ni trop ni trop peu fendue; les lèvres doivent être fines. Les chevaux de race grossière ont ordinairement la bouche et le nez gros, épais et chargé de poils.

Les naseaux bien ouverts ne sont pas seule-

ment une beauté, mais ils font encore présumer que le cheval a une longue haleine. C'est ordinairement un caractère distinctif des chevaux les plus vigoureux. Mais il faut que cette grande ouverture des naseaux soit l'effet naturel de leur conformation, et on doit la distinguer soigneusement de cette dilatation considérable occasionnée par la pousse et d'autres maladies des poumons, ainsi que par certains genres de fièvres. — La membrane pituitaire ou muqueuse qui tapisse les fosses nasales, doit être d'un rouge vif et égal, elle doit surtout être exempte de tout écoulement occasionné par des maladies.

La mâchoire inférieure ou la ganache, doit être assez ouverte pour qu'il y ait un espace suffisant entre ses deux branches; lorsqu'elle est trop resserrée, elle ne laisse pas assez de place au larynx : ce qui est un défaut essentiel héréditaire.

On doit aussi examiner avec la plus grande attention si les glandes de la ganache sont parfaitement saines : toute espèce de dureté et d'engorgement qui pourroient s'y rencontrer exigent des précautions, et l'on ne doit laisser saillir aucune cavale avant qu'elles soient entièrement dissipées.

Avant de passer à l'examen des autres parties du corps, nous devons encore faire men-

tion d'une maladie qui a son siège dans la tête et spécialement dans le cerveau; c'est le vertigo, qui se reconnoît aux symptômes suivans : le sens du toucher est émoussé; le cheval ne se montre plus attentif; ses mouvemens ne s'exécutent qu'avec paresse. Les chevaux malades ont le regard fixe, hébété, la pupille dilatée et les yeux ternes. Ils baissent la tête sans prendre garde à ce qui se passe autour d'eux. C'est lorsqu'ils mangent que l'on s'en aperçoit le mieux; lorsqu'on leur donne du grain, ils le remuent long-tems avec les lèvres sans en prendre dans la bouche; ensuite tout d'un coup ils le prennent avec les dents; ils mangent plus volontiers le foin par terre que dans le râtelier, et restent souvent un certain tems la bouche pleine sans mâcher. Plusieurs chevaux atteints de cette maladie montrent l'hébêtement qui en est un symptôme, en plongeant les naseaux dans l'eau et en la mâchant comme si c'étoit de la nourriture. Lorsqu'on les met dans une position qui n'est pas naturelle, en leur croisant par exemple les pieds de devant, ils y restent souvent très long-tems. En marchant, ils lèvent beaucoup les pieds, comme s'ils étoient dans l'eau, et avancent fort peu; ils pèsent sur la bride et assez ordinairement pressent d'un côté : il est presque impossible de les faire reculer. Ils sont

très-peu sensibles aux coups et à tout ce qui pourroit d'ailleurs leur causer de la douleur, même lorsqu'on leur marche sur le paturon. Cette maladie est facile à reconnoître aux signes que nos venons d'indiquer, et à beaucoup d'autres plus ou moins apparens, suivant le degré d'insensibilité dont les sens de l'animal sont frappés. —

C'est de toutes les maladies des chevaux celle que l'on peut envisager avec le plus de certitude comme héréditaire. Les jumens et les étalons chez lesquels on en remarque le moindre symptôme, doivent donc être exclus des haras.

L'idée de ceux qui croient que l'on peut guérir les jumens qui sont atteintes de cette maladie en les faisant saillir, est tout-à-fait dénuée de fondement, et peut influer d'une manière d'autant plus nuisible sur les établissemens de haras, que l'expérience a démontré que loin que la propagation y remédie, les élèves y sont encore plus sujets que les chevaux qui les ont engendrés.

II. DES PARTIES QUI FORMENT L'ÉPINE.

L'épine est composée d'une suite d'os différemment conformés, appelés vertèbres; elle s'étend de la tête jusqu'à la croupe. Elle renferme

la moëlle épinière et sert de base au col, au dos et aux reins : trois parties du corps qu'il importe d'examiner attentivement pour bien juger des défauts et des qualités d'un cheval. Le col, de la bonne conformation duquel dépendent la beauté du cheval et son aptitude à plusieurs genres de services, a les caractères des plus belles et des meilleures formes, lorsque :

1° Sous le rapport de sa longueur, de sa largeur et de son épaisseur, il est dans la proportion la plus parfaite avec les autres parties du corps.

2° Lorsqu'il s'élève en se détachant de la poitrine librement et avec grâce.

3° Lorsqu'il est pourvu de muscles durs et fermes.

4° Lorsque la trachée-artère qui parcourt sa partie antérieure, est libre, forte et difficile à comprimer.

5° Lorsque la crinière est forte et dure sans être trop épaisse, et que le ligament cervical qui est au-dessous, est vide et élastique.

6° Lorsque sa connexion avec la tête et la poitrine a lieu de manière que ses mouvements puissent s'exécuter avec toute la liberté convenable.

Les défauts de conformation du cou les plus nuisibles sont : d'être trop court, trop épais et trop gras, comme aussi de se prolonger trop

en ligne directe avec l'épine du dos. Ces défauts ne privent pas seulement le cheval de cette belle encolure qui le distingue si avantageusement de tant d'autres animaux, mais ils diminuent encore l'intensité de sa force, en tant que le poids du corps tombe trop sur les extrémités antérieures et les affoiblit promptement.

Le dos est soutenu par dix-huit vertèbres, qui correspondent à celles du cou sur le devant, et en arrière aux vertèbres lombaires.

La première chose à observer dans la construction du dos, est le garrot, qui est la partie située le plus près du col au-dessus des omoplates; il est formé par les longues apophyses épineuses des neuf premières vertèbres du dos. Un beau et bon garrot est médiocrement élevé, un peu décharné, s'appuie sur le cou et se perd insensiblement en arrière et sur les épaules. — Lorsque le garrot est trop charnu, trop arrondi, trop bas ou trop court, il se blesse d'autant plus aisément que ces défauts sont ordinairement joints à une mauvaise encolure, à des épaules chargées et à la foiblesse du dos.

Le dos doit former une ligne droite depuis le garrot jusqu'aux reins, et annoncer la force du cheval par sa structure qui ne présentera, si elle est régulière, ni élévation, ni enfoncement.

L'épine du dos avec les vertèbres lombaires

et l'os sacrum, sert de point d'appui aux autres parties du tronc et des extrémités, et c'est de là que partent tous les mouvemens, pour tous les genres de service, mais surtout pour celui du haras ; il est donc très-essentiel que ces parties soient fortement constituées. Les chevaux qui ont le dos foible et enfoncé, décèlent par là la faiblesse du reste du corps et leur incapacité à rester long-tems en action : plus ces défauts sont saillans, plus il est essentiel d'éliminer du haras les sujets chez lesquels ils existent.

Les reins sont situés entre le dos et la croupe, et ont pour base les six vertèbres auxquelles il ne s'attache plus de côte. Il est évident par ce qui a été dit plus haut, que cette partie doit, aussi bien que le dos, présenter une construction solide et être pourvue de muscles très-forts.

Lorsque les reins sont trop étroits, ou trop longs ou enfoncés, et que leurs muscles sont faiblement conformés, ils manquent d'élasticité. De ce défaut résulte inmanquablement la faiblesse de l'arrière-main et de tout le corps.

Les chevaux qui ont les reins trop longs, ne se nourrissent jamais aussi bien que ceux qui sont ramassés.

III. DE LA CROUPE.

Nous entendons par la croupe, la partie de l'arrière-main qui s'étend de la dernière vertèbre lombaire jusqu'au haut de la queue et d'une hanche jusqu'à l'autre. Les os qui lui servent de base sont le sacrum, une partie des nœuds de la queue et le bassin.

Les qualités qui distinguent une belle et bonne croupe sont les suivantes :

1° Elle doit avoir une largeur convenable. Chez un cheval bien nourri, les hanches ne seront pas saillantes et formeront au contraire une rondeur agréable avec les muscles lombaires et les autres parties environnantes. C'est un défaut que le bassin ainsi que la croupe deviennent trop étroits du côté de la queue; il en résulte une position trop serrée des jambes de derrière.

2° Elle doit aussi avoir une longueur proportionnée au reste du corps. Lorsqu'un cheval a les parties du train de derrière trop courtes, il a rarement beaucoup d'action. Lorsque le bassin est très-long et que les angles des os ischions sont fort aigus, les tendons, les ligamens et les muscles qui s'y attachent doivent avoir d'autant plus de force, faute de quoi l'arrière-main seroit trop flexible. —

3° Elle doit être bien arrondie dans sa par-

tie supérieure. Plusieurs personnes regardent comme belle et bonne une croupe divisée dans le milieu jusqu'à la queue par une espèce de rainure ; mais cette forme est plutôt une marque de foiblesse que l'on n'observe point chez les chevaux de race, et il n'est pas rare que les chevaux de ce genre aient les hanches trop saillantes et les reins trop longs.

4° La ligne formée par le dos et la croupe doit s'étendre presque horizontalement jusqu'à la queue. Les croupes coupées ou avalées rendent les chevaux moins propres à presque tous les genres de service, et ne se rencontrent guère que chez les races les plus communes. —

Les gros et lourds chevaux de charrette, anglais et flamands, ont des croupes de ce genre ; ils sont à la vérité très-utiles pour traîner de fortes charges, ce qu'ils font surtout en appuyant sur les traits la masse de leur corps ; mais on peut admettre avec certitude que des chevaux aussi forts et aussi lourds, rendroient encore de plus grands services si la partie supérieure de leur arrière-main étoit plus horizontale. A restel l'expérience nous apprend que les poulains tiennent beaucoup plus de la mère que du père pour la forme de l'arrière-main.

Pour que le train de derrière réunisse la force à la beauté, il faut qu'il ait une forme ronde un peu allongée.

La queue contribue beaucoup à la beauté du cheval. C'est une marque de force qu'elle soit haute, arquée, détachée du corps et se roidisse pendant qu'il est en action. — Les queues attachées trop bas ne se voient généralement qu'aux chevaux dont la croupe est plate et avalée.

Les chevaux de race noble ont le tronçon de la queue plus maigre, plus court et plus pointu que celui des chevaux ordinaires ; les premiers ont aussi les crins de la queue plus fins, — comme ceux de la crinière. Ces crins ne commencent à se montrer qu'à un pouce de la croupe, dont ils sont séparés d'une manière très-distincte par d'autres crins plus courts.

IV. DU THORAX.

Le thorax ou la poitrine, est une cavité dont la partie supérieure est formée par les vertèbres du dos ; la partie antérieure et inférieure par le sternum, et les parties latérales par les côtes.

Ces parties doivent être examinées avec la plus grande attention, puisque c'est de leur bonne conformation que dépendent particulièrement la force et la longue haleine du cheval. Vu par devant, le poitrail doit être d'une largeur moyenne : lorsqu'il est trop étroit, c'est

un indice de foiblesse, et il en résulte une position des pieds trop resserrée. Lorsqu'il est trop large et en même tems trop chargé de chairs, c'est un défaut qui a aussi ses inconvéniens, en ce qu'il augmente inutilement le poids qui repose sur les pieds de devant qui se trouvent trop écartés et par-là-même gênés dans leurs mouvemens. Il est même rare qu'un cheval dont le poitrail est trop large et trop charnu, ait la respiration bonne et facile. Sous le rapport de la respiration, les côtes seront examinées encore avec plus d'attention que le poitrail : elles doivent descendre de l'épine du dos en formant un beau demi-cercle, afin que la cavité de la poitrine soit assez spacieuse pour loger les viscères nobles qu'elle contient. Ceci, soit dit surtout des dernières ou fausses côtes qui sont le plus rapprochées du ventre. Les chevaux qui ont la côte plate ont aussi ordinairement l'haleine courte, parce que leurs poumons n'ont pas assez de place pour se dilater convenablement. Ils sont d'ailleurs disposés aux maladies de poitrine, ont une foible constitution et ne supportent point la fatigue.

Les chevaux à côte plate sont ordinairement chevillés ou serrés sur leur devant. On doit aussi prendre en grande considération la longueur du thorax. Les chevaux foibles, de mauvaise race, l'ont ordinairement très-court : ceux

au contraire qui sont pleins de force et de courage, se distinguent assez ordinairement par la longueur de leur poitrine. Il est d'autant plus essentiel de s'assurer que les organes qui servent à la respiration peuvent exercer leurs fonctions librement et sans aucune gêne, que non-seulement ces qualités contribuent éminemment à la force et à la santé du cheval, mais que les défauts contraires se propagent avec beaucoup de facilité. L'on ne peut y faire trop d'attention, surtout lorsqu'il s'agit de chevaux à admettre dans un haras.

Lors donc que l'on aura bien examiné le thorax d'après les règles que nous venons d'indiquer, on s'assurera aussi que les naseaux, la ganache et la trachée-artère sont également conformés comme nous avons dit que ces parties doivent l'être, et l'on choisira pour le haras, les jumens qui se distingueront le plus avantageusement par ces qualités, si elles ne sont pas balancées par d'autres défauts et surtout par ceux qui pourroient se transmettre à leur progéniture.

V. DU VENTRE.

Le ventre d'une jument de haras doit avoir une belle rondeur et n'être pas trop long. — Le ventre de vache est un défaut essentiel,

qui se rencontre ordinairement chez les chevaux qui ont une constitution relâchée, la côte plate, le dos ensellé et les reins trop allongés.

Les jumens vigoureuses et ramassées sont exemptes de ce défaut, même pendant la gestation, ce qui leur donne l'avantage non-seulement de mettre bas avec plus de facilité, mais encore de produire des poulains plus robustes.

Les hernies exomphales, inguinales et celles qui se rencontrent aux flancs, sont des accidens qui ne sont pas rares. Les jumens qui en ont été atteintes ne doivent être admises au haras que lorsqu'elles en sont parfaitement guéries.

On ne doit pas manquer d'examiner les mamelles d'une jument dont on veut faire une poulinière. L'enflure, les duretés, les glandes engorgées et les ulcères sont des défauts que l'on ne doit pas tolérer. Ces parties de l'animal doivent au contraire présenter une forme égale, molle et douce au toucher : les deux mamelons seront fermes et bien séparés.

VI. DES EXTRÉMITÉS.

(On comprend sous cette dénomination, les pieds, les jambes et les cuisses.)

Le prix et l'utilité d'un cheval dépendent essentiellement de la force et de la bonne conformation de ses extrémités. On doit faire d'au-

tant plus d'attention à ces parties lorsque l'on veut se procurer des jumens poulinières, que la plupart des défauts de conformation et des maladies dont elles peuvent être affectées se transmettent aux poulains.

Voici les principales qualités caractéristiques du bon état de ces parties :

1° Leur longueur doit être proportionnée au corps du cheval. Les chevaux hauts sur jambes sont rarement très-forts et ne supportent pas long-tems le travail.

2° Lorsqu'on les regarde de côté, elles doivent présenter sur tous le points une grande largeur.

3° La peau doit en être partout bien tendue et couverte de poils courts et fins. Une grosse touffe de poils attachée à l'articulation du boulet ne peut être envisagée que comme une défec-tuosité.

4° Les muscles doivent en être fortement marqués, se détacher bien distinctement les uns des autres, et leurs tendons placés en arrière des os doivent en être à une certaine distance. C'est cela qui décide essentiellement du degré de largeur désirable dans les membres. — Une jambe étroite, ronde, trop chargée de graisse et couverte de longs poils, décèle un cheval de race commune, foible et sujet à plusieurs maladies dont ceux qui ont la jambe maigre et sèche sont exempts.

5° Les jambes doivent être bien placées, c'est le fondement sur lequel le corps repose comme sur quatre piliers. Quand elles sont mal placées, comme par exemple lorsqu'elles rentrent trop sous le ventre ou que leurs articulations sont défectueuses, il ne peut qu'en résulter de faux mouvemens et une marche mal assurée. Passons maintenant à l'examen des différentes parties dont elles sont composées, en commençant par :

Les extrémités antérieures.

Les omoplates ne doivent pas être trop chargées de chair et de graisse, ce qui rendroit l'avant-main trop pesante et gêneroit l'animal qui nécessairement se fatigueroit plutôt et useroit ses jambes. Il faut encore que les épaules forment un angle convenable avec les os de l'humerus qu'on nomme aussi os transversaux. Si elles formoient une ligne qui se rapprocheroit de la perpendiculaire avec les jambes, ce seroit un défaut tout aussi gênant pour la marche que celui d'être trop inclinées contre le cou. L'os du bras en soutient les parties molles, forme un angle avec l'omoplate et se réunit un peu en arrière à l'avant-bras en formant l'articulation du coude. — Lorsque le bras est trop gras ou trop charnu, il en résulte les mêmes inconvéniens que pour les épaules. Il faut néanmoins prendre garde que ces parties ne soient

point trop maigres ni trop sèches, comme il arrive souvent aux vieux chevaux usés, dans l'atrophie ou à la suite de la paralysie douloureuse.

L'avant-bras s'étend du coude au genou, et a pour soutien le plus long des os des extrémités antérieures auquel on donne le nom de cubitus. Cette partie des jambes de devant est celle qui contribue le plus à leur force et à leur beauté, aussi doit-on l'examiner avec une grande attention.

Un avant-bras fort et beau se distingue par les caractères suivans :

1° L'apophyse olécrane fait une forte saillie à l'endroit où elle forme avec l'humerus l'articulation du coude. Cette saillie contribue, avec la vigueur de ses muscles, à lui donner une grande extension.

2° L'avant-bras doit être maigre dans ce sens que les intervalles des muscles fortement prononcés dont il est formé soient bien marqués par la tension de la peau qui les recouvre.

3° Il doit être placé de façon que le pied ne soit tourné ni en-dedans ni en-dehors, et que les mouvemens du coude soient parfaitement libres.

4° Sa longueur doit être telle que la force du levier qui met en mouvement les parties inférieures soit aussi considérable que possible. — Un avant-bras mince et dont les muscles sont

grêles, est toujours un signe de foiblesse. — Lorsque l'avant-bras est trop court, les genoux se trouvent placés trop haut, d'où il résulte des mouvemens plus relevés à la vérité, mais point assez progressifs et qui ont souvent quelque chose de lourd.

Un avant-bras gras et rond, dont les muscles ne sont pas bien prononcés, décèle du relâchement dans les fibres, et s'il est en même tems étroit et court, on est autorisé à croire que l'animal est foible.

Le genou est formé de sept os contigus, de telle sorte qu'il y en a trois qui forment la rangée supérieure et trois la rangée inférieure, derrière laquelle se trouve le septième os, soit l'os crochu. — Pour que le genou soit fort et beau, il doit être d'aplomb avec l'avant-bras; vu par devant, il paroîtra large, d'une longueur bien proportionnée, d'ailleurs maigre et aplati. L'os crochu sera bien prononcé par derrière.

Voici les défauts de conformation du genou :

1° Que la jambe soit courbée en avant : on dit alors de l'animal qu'il est arqué ou brassi-court.

2° Qu'au contraire la jambe se replie en arrière à l'articulation, ce qui fait dire du cheval, qu'il est droit sur son devant.

3° Que les genoux soient trop écartés, c'est-à-dire, plus éloignés l'un de l'autre que les pieds.

B

4° Qu'ils soient trop rapprochés. On les appelle alors genoux de bœufs : il en résulte naturellement que les pieds sont trop éloignés.

5° Que les genoux soient trop minces ou trop courts ; que les os crochus soient trop petits, et qu'en général la conformation de ces membres soit évidemment foible.

6° Qu'il s'y rencontre des suros et des vesigons.

Tous ces défauts de conformation influent sur les mouvemens de la jambe en les gênant et restreignant plus ou moins. Ils sont souvent occasionnés par de trop grands efforts de travail exigés des chevaux dans leur jeunesse : quelquefois ils proviennent de ce qu'on les a attachés trop tôt, ou de ce que leurs pieds n'ont pas été soignés convenablement.

Mais souvent aussi ces défauts résultent d'une disposition héréditaire ; ce qui doit rendre les amateurs circonspects sous ce rapport dans le choix des chevaux destinés au haras.

L'os dit canon, qui se trouve placé entre le genou et le boulet, doit être d'une force proportionnée à celle de ces deux parties et n'avoir point de suros. — Au reste, la force et la légèreté des mouvemens de cette partie, ainsi que de toutes celles qui sont en-dessous du genou, dépendent essentiellement du tendon fléchisseur qui passe derrière, lequel doit avoir toute

la force requise et paroître bien écarté de l'os, ce qui augmente la largeur de la jambe dans cet endroit. — Si ce tendon est trop grêle ou trop rapproché de l'os, de telle sorte que la jambe paroisse plutôt ronde que large, d'où résulte une découpure trop forte au-dessous de l'os crochu, on peut en conclure avec certitude que le cheval n'a pas dans cette partie la force désirable et nécessaire.

Le boulet est formé par l'articulation du canon avec l'os du paturon, auquel sont attachés postérieurement les os sésamoïdes : cette articulation est exempte de défauts lorsqu'elle se trouve sur une ligne perpendiculaire avec le canon et le genou, et qu'elle est d'une grosseur proportionnée à celle de ces parties. Elle doit offrir une forme ronde allongée vue par-devant, et paroître large et sèche lorsqu'on la regarde de côté. — On la tient pour foible et défectueuse, lorsqu'elle est tournée soit en-dehors soit en-dedans : ce qui détermine une mauvaise position du paturon et des autres parties inférieures du pied. C'est encore un grand défaut qu'il s'y rencontre des suros ou qu'elle soit sujette à des écoulemens de matières bilieuses, sanieuses et fétides.

Les chevaux lâches et de race commune ont ordinairement cette partie grasse et engorgée, la peau qui la recouvre n'est pas tendue ; elle

est chargée d'une grosse touffe de longs poils et souvent garnie de porreaux. De pareils pieds non-seulement sont plus sujets au javart et à différentes espèces d'enflures œdémateuses, mais ils sont aussi plus exposés à la fourbure que les jambes sèches des chevaux de noble race, chez lesquels la contexture de la fibre plus resserrée donne plus d'élasticité à la peau, aux tendons et aux ligamens; d'où il résulte encore que toutes les parties environnantes sont maintenues plus solidement dans une bonne position.

Le paturon doit être fort et d'une longueur proportionnée à celle de l'extrémité dont il fait partie.

Les chevaux qui plient trop et dont la partie postérieure du boulet porte presque à terre quand ils marchent, décèlent de la foiblesse et du relâchement dans les tendons et les ligamens : ce qui diminue de beaucoup leur valeur pour le haras. Si, au contraire, le cheval plie trop peu et qu'il se roidisse aisément sur ses jambes, sa marche sera toujours mal assurée. — On doit aussi examiner soigneusement s'il n'y a pas sur l'os du paturon, ou près de l'articulation de la couronne, une tumeur osseuse que l'on nomme effort de forme. Lorsqu'elle se trouve près de l'articulation ou sous le tendon, elle fait boiter le cheval. Cette maladie est héréditaire, comme l'éparvin.

L'articulation de la couronne est formée par l'assemblage de l'os du paturon avec le coronnaire qui entre en grande partie dans le sabot.

Pour être conformée régulièrement, la couronne doit suivre à-peu-près la direction des bords de l'ongle ou du sabot. Si elle est trop élevée au-dessus de l'ongle, le corps repose trop sur la pince, ce qui produit très-facilement la maladie dite *effort de forme*, et plusieurs autres défauts qui tiennent au défaut d'équilibre, d'où résulte l'inégalité de pesanteur des différentes parties de l'animal. (On donne le nom de *couronne* à ce bord couvert de poils duquel sort la corne de la muraille.

Pour être belle et bonne, la couronne doit former une mince et légère élévation, autour du bord de l'ongle qu'elle dessine exactement au moyen d'une rangée de poils forts courts. — Les chevaux communs ont ordinairement une couronne grosse et lourde, dont les poils longs et grossiers recouvrent une bonne partie de l'ongle.

Les pieds doivent être examinés avec une attention toute particulière. Tout le poids du corps repose sur eux, et ils renferment des parties très-sensibles. La plupart des maladies et des nombreux défauts de conformation auxquels ils sont sujets, rendent la marche des chevaux douloureuse et diminuent plus ou moins leur capacité de servir.

Un pied sain et bien fait se reconnoît aux caractères suivans :

1° Le volume en est proportionné à celui du corps et de la jambe. De trop petits sont, comme de trop grands, un défaut dans un cheval.

2° Les parties latérales ou les quartiers, ne sont ni resserrés ni enfoncés sur aucun point; ils descendent en s'élargissant insensiblement et régulièrement jusqu'à la sole de la corne, de sorte qu'au bord inférieur de cette corne, il se forme un demi-cercle dont les extrémités allongées se réunissent du côté de la pince.

3° La corne des ongles est d'une épaisseur convenable n'étant ni cassante, ni trop tendre, ni sujette à s'écailler.

4° La superficie en est luisante, exempte de fentes, d'aspérités et surtout de ces cordons qui entourent quelquefois les sabots, et que l'on peut toujours supposer être la suite de quelque maladie inflammatoire des parties internes du pied. —

5° La sole de la corne est solidement réunie à la muraille par la ligne blanche; elle a l'épaisseur et la solidité requise, elle est un peu creusée du côté de la fourchette.

6° La fourchette est de moyenne grosseur, d'une consistance élastique et ferme; elle est exempte de toute espèce d'ulcères et d'écoulemens fétides.

Les défauts les plus essentiels de cette partie du corps dans un cheval de haras, sont les pieds plats ou combles.

Le pied plat s'élargit en forme d'assiette; la corne en est recourbée en-dedans; les talons sont bas et s'élargissent sur le même plan que la fourchette. — Les pieds plats sont en général un défaut héréditaire et se rencontrent le plus souvent chez les chevaux de race grossière, élevés dans des pâturages bas et marécageux.

Le pied plat devient souvent comble : il est tel lorsque la sole, au lieu d'être un peu creusée du côté de la fourchette, se trouve courbée en sens inverse et dépasse même le quartiers, de façon que le cheval marche sur la fourchette. — Si les pieds combles ne sont, dans un cheval bien conformé de naissance, que la suite d'une maladie inflammatoire telle que la fourbure, la progéniture de ce cheval en souffrira moins.

Des extrémités postérieures.

Dans les différentes allures du cheval, les cuisses sont chargées de tout le poids du corps, et ce sont leurs forces motrices qui le portent en avant. Il est donc de rigueur, pour que les chevaux puissent rendre de bons services, que ces parties soient robustes, saines et bien conformées.

La profonde cavité cotyloïde du bassin, reçoit la tête du fémur, lequel, ainsi que la rotule, est assujetti aux os de la jambe.

La régularité de la position du fémur dépend essentiellement de la bonne construction du bassin. Lorsque le train de derrière est trop raccourci, les os des cuisses (les fémurs) se trouvent trop courts ou rentrent trop sous le ventre, ce qui diminue sensiblement la force du cheval.

Lorsque le bassin est trop étroit dans sa partie postérieure, il en résulte que les fémurs se trouvent trop rapprochés l'un de l'autre, ce qui empêche les cuisses de se porter librement en avant. Il est nécessaire, non-seulement que ces os soient bien conformés, mais encore qu'ils soient pourvus de muscles très-forts et bien prononcés.

La jambe, proprement dite, est la partie qui s'étend de la rotule au jarret. — La bonté de la jambe dépend surtout des qualités suivantes :

1° Une longueur proportionnée à celle des autres parties : quand les jambes sont trop longues, les jarrets se trouvent trop en arrière et la position des pieds trop penchée, comme en revanche elle est trop droite lorsque la jambe est trop courte.

2° La force des muscles. Vue par derrière, la jambe doit être ce qu'on appelle bien gigotée.

3° La bonne position du tendon extenseur qui se trouve à la partie postérieure de la jambe. Il doit être éloigné de l'os et bien tendu sur le jarret auquel il est attaché.

Les jambes maigres qu'on appelle mal gigo-tées, annoncent toujours de la foiblesse.

Le jarret exige la plus grande attention, puisque c'est de tous les membres de l'animal celui duquel dépend le plus essentiellement sa vitesse et son utilité pour tous les genres de service. — Le jarret est en général bien conformé :

1° Lorsqu'il est fort, large et plat. — Un jarret petit et mince est toujours une preuve de la foiblesse de l'arrière-main.

2° Lorsque la peau se trouve bien tendue par-dessus, de manière que l'on puisse facilement distinguer les os et les tendons. Non-seulement les jarrets gros, charnus et ronds sont foibles, mais ils sont aussi disposés aux vessigons et autres humeurs de ce genre.

3° Lorsque la jambe forme à l'articulation du jarret un angle de grandeur convenable. — Quand le pli est trop resserré, on dit que le cheval a les jarrets coudés, défaut qui diminue plus ou moins sa force, suivant le degré auquel il est porté.

Lorsqu'au contraire l'angle est trop ouvert, il en résulte une position trop roide, qui donne au jarret de la disposition à plusieurs maladies et fait perdre au pied une partie de son ressort.

4° Lorsque les pointes des os des jarrets se trouvent à une distance convenable. — Ces pointes sont-elles trop rapprochées, les sur-

faces des jarrets , au lieu d'être parallèles , se joignent en se croisant ; il en résulte une position défectueuse , et l'on dit alors que le cheval est jarreté. — Dans le cas contraire, lorsque les pointes des os des jarrets sont trop écartées l'une de l'autre, ou même tournées en-dehors (ce qui porte en-dedans la pince du sabot), c'est un défaut qui aura d'autant plus d'inconvénient que les tendons et les ligamens qui entourent et consolident les os de cette articulation, seront moins forts.

5° Lorsqu'il est parfaitement sain.

Les principales maladies , que l'on n'observe que trop souvent aux jarrets, sont les suivantes :

a) L'éparvin , tumeur osseuse qui se manifeste à la partie interne du jarret, sur son articulation avec l'os du canon, ou sur la partie supérieure de ce même os. — L'éparvin occasionne souvent l'ankilose , ou la paralysie de la jambe. La paralysie est ordinairement la suite de l'irritation des tendons et des ligamens qui recouvrent les tumeurs osseuses occasionnées par l'éparvin , et qui se trouvent affectées par le frottement continuel de ces rugosités. Une autre cause de paralysie et même la plus fréquente, c'est lorsque les surfaces des os qui forment l'articulation deviennent rudes , ce qui rend par conséquent le mouvement douloureux.

Quand les os de l'articulation contractent ad-

hérence par l'épanchement de la matière osseuse, l'ankilose s'ensuit nécessairement. —

Pour reconnoître l'éparvin, il faut s'être mis au fait par une fréquente observation de l'état naturel des jarrets bien conformés. On aperçoit facilement alors la tuméfaction des os, en se plaçant à côté de la tête du cheval, d'où l'on examine le dedans du jarret à l'endroit où il tient au canon ; l'endroit en question se voyant par derrière, la manière dont se meuvent les articulations manifeste la présence ou l'absence de la maladie : attendu que, dans le premier cas ; ce mouvement n'a lieu qu'avec précaution ou avec une moindre flexion. Il faut, dans les cas douteux, palper avec la main, et en général il est toujours bon de comparer l'un avec l'autre les deux jarrets ; car si l'éparvin n'est qu'à une jambe, ou qu'il soit plus fort à l'une qu'à l'autre, on se convaincra d'autant mieux de sa présence par la différence de forme de l'une et l'autre jambe. —

Nous avons déjà dit que l'éparvin étoit une maladie héréditaire.

b) La molette du jarret. Cette maladie a également son siège dans le côté interne du jarret, mais un peu plus haut et plus en avant que l'éparvin. — Elle consiste en une tumeur molle, plus ou moins étendue, résultant du relâchement de la capsule articulaire et de son extension par les humeurs qui s'y amassent.

c) La molette passagère. Son siège est au-dessous du grand tendon extenseur, à l'angle formé par la jonction de l'os de la jambe avec la partie inférieure du fémur.

Les molettes du jarret, de même que celles des autres parties, annoncent un relâchement, et se manifestent surtout chez les chevaux de race commune, qui ont les extrémités inférieures garnies d'une grande quantité de poils et les cuisses chargées de graisse. — On observera néanmoins que cette affection a moins d'inconvéniens dans les sujets destinés à la propagation quand elle ne se manifeste que dans l'âge mûr, à la suite de grandes fatigues et sans atteindre à un bien haut degré. Mais celle qui, dès le jeune âge, provient de causes intérieures, laisse le plus souvent après elle une disposition héréditaire très-marquée, qui se transmet aux générations suivantes.

Le canon est placé entre l'articulation du jarret et le boulet. Pour qu'il soit d'une structure régulière et forte, il faut :

1° Que l'angle qu'il forme dans l'articulation du jarret avec la jambe, ait l'ouverture convenable ; si cette partie se dirige trop en-dessous du corps, il en résulte des jambes arquées.

2° Que le tendon qui se trouve derrière soit bien détaché de l'os, de manière à ce que la jambe ait en cet endroit beaucoup de largeur.

3° Qu'il n'y ait point de tumeurs ni d'indurations ni aux os ni aux tendons ; mais que ceux-ci, de la pointe de l'os du jarret, à l'articulation du boulet, forment une ligne droite bien prononcée. On donne le nom de courbe à un défaut notable et assez fréquent de cette partie ; elle se trouve du côté extérieur, près et au-dessous de l'articulation du jarret, et consiste en une proéminence de l'os qui s'étend en arrière jusqu'au-dessous des tendons. Il en résulte de la gêne dans les mouvemens, et très-souvent une paralysie de ces tendons.

On reconnoît ce vice à ce que les tendons de derrière ne forment pas une ligne droite en descendant, cette ligne étant interrompue par une élevation.

Cette maladie s'observe le plus souvent sur des canons trop tournés contre le dessous du ventre, et cela parce qu'elle tient principalement à l'adhérence défectueuse de ces os avec ceux du jarret, ainsi qu'à la position trop reculée de l'ostiloïde externe.

La courbe se transmet aussi facilement de génération en génération, que la jambe tortue et plusieurs autres conformations vicieuses des articulations.

Les autres parties des jambes de derrière, savoir : le boulet, le paturon, la couronne et le sabot, sont sujettes aux mêmes vices de con-

formation que celles des jambes de devant, et les vices se reconnoissent aux mêmes signes. —

*Apréciation du cheval en état
de mouvement.*

Après que le cheval en repos a été bien examiné dans toutes ses parties, il faut examiner ses mouvemens ; ce n'est qu'ainsi que l'on peut s'assurer qu'il est pourvu de certaines qualités essentielles, et reconnoître exactement les défauts contraires.

1° L'allure doit être régulière. Quand le cheval s'éloigne en ligne directe ou qu'il s'approche de même, aucun mouvement d'aucune partie de son corps ne doit s'écarter de la ligne droite : les extrémités antérieures et postérieures doivent se recouvrir exactement les unes les autres.

L'allure est donc irrégulière, quand les pieds de devant se rapprochent trop, ou même se croisent en marchant, quand à mesure qu'ils se lèvent, les genoux se tournent en dehors, ou que les pieds font un mouvement circulaire ; quand ceux de derrière se rapprochent trop l'un de l'autre au point de s'entretailler (se couper) ; quand le cheval les écarte trop en marchant ; lorsqu'il fait à chaque pas une espèce de mouvement spasmodique, ce que l'on appelle harper, ou quand tout le corps du cheval chancelle, etc.

Toutes ces anomalies ont une mauvaise influence sur la fermeté de l'allure et sur la durée et le bon état des sabots ; il faut d'autant plus les prendre en considération dans le choix des chevaux de haras , que les conformations vicieuses des articulations, d'où ces défauts dérivent, sont pour l'ordinaire héréditaires.

2° L'allure doit être vive et aisée.

Cette qualité témoigne non-seulement la régularité de la conformation, mais, et en même tems, de la force musculaire et de la vivacité du tempérament. —

On voit très-souvent des chevaux dont l'allure, malgré sa régularité et le bon état des jambes, est néanmoins traînante et lourde ; ce qui leur manque, c'est la force musculaire ; ils sont aussi plus paresseux et ne donnent de signes de vigueur que quand on les presse vivement. Le poids de leur corps repose presque absolument sur les jambes de devant, et ils ménagent trop leur train de derrière. Tout cela donne lieu à cette allure pesante, désagréable, qui fait suffisamment connoître que ce n'est qu'avec effort que le cheval fait usage de ses jambes.

Les chevaux qui ont la tête grosse, charnue, l'encolure courte, la crinière touffue, les épaules chargées, les dos foible, la croupe coupée ou avalée, les hanches fort saillantes, le poitrail court, les reins longs et enfoncés ; de même

que ceux dont les cuisses sont rondes et chargées de graisse, les pieds chargés de gros poils, et les sabots pesans et volumineux ; en un mot, les chevaux de race commune et grossière, ont en général cette allure pesante, fatigante, qui se manifeste en eux d'autant plus visiblement qu'ils réunissent un plus grand nombre des mauvaises qualités que l'on vient de signaler.

Les chevaux de race vigoureuse se montrent sous un jour plus favorable dans leurs mouvemens : leur corps repose davantage sur le train de derrière, tandis que l'avant-main reste haute, les pieds de devant, peu chargés, marchent plus librement et se relèvent mieux ; tous les mouvemens annoncent plus de vivacité, se font avec plus de rapidité et plus en mesure ; enfin la tenue du corps est plus ferme et plus décidée que chez les chevaux de race commune et de complexion lâche.

Si l'on examine attentivement les chevaux qui se distinguent par leur légèreté, leur vivacité et leur vigueur, on verra qu'ils ont ordinairement la tête maigre, le dos fort, la queue haut plantée, les cuisses larges, tendineuses, maigres, la respiration libre, forte : en un mot, qu'ils réunissent toutes les bonnes qualités dont nous avons parlé plus haut. —

*De l'âge que doivent avoir les jumens
de haras.*

L'expérience a fait voir que de jumens trop jeunes ou trop vieilles, il ne naît que de foibles poulains.

Les jeunes jumens devant encore croître elles-mêmes, ne peuvent donner à leurs poulains assez de nourriture, ni leur communiquer suffisamment de force; et leur croissance ainsi que leur conformation intérieure en souffrent.

Dans un âge trop avancé, où la nutrition de leur propre corps s'est affoiblie, elles sont encore moins en état d'avoir une progéniture vigoureuse.

La meilleure période pour la propagation est de la *cinquième* à la *douzième année*. A cet âge le cheval a acquis toute sa force et sa maturité, et on peut plus sûrement s'attendre à une progéniture sans défaut.

Néanmoins cette règle a ses exceptions : la race importe beaucoup, ainsi que l'état de la jument : a-t-elle été ménagée dans son jeune âge ? nourrit-elle bien ses poulains ? pourra-t-on lui donner tous les soins qu'elle exige ? Toutes ces choses doivent être duement prises en considération, quand on a le choix entre de vieilles et de jeunes jumens.

Les cultivateurs qui auroient de jeunes ju-

mens provenant de beaux étalons de haras, devront de toute manière les préférer aux jumens plus âgées. Ils pourront s'en promettre un grand perfectionnement pour la seconde génération.

De la taille que doivent avoir les jumens de haras.

Le cheval, quant à la taille, tient plus de sa mère que de son père : il suffit que celui-ci soit vigoureux et de bonne race, pour engendrer de grands et forts chevaux avec des jumens grandes, robustes et bien conformées.

Quand on apprécie la taille, il s'agit moins de sa hauteur que de sa longueur. L'on doit s'assurer exactement si cette longueur tient à celle de la poitrine et à la conformation de la croupe, ou seulement à l'allongement des reins et du ventre, ce qui seroit un défaut. La jument doit être d'une conformation resserrée, c'est-à-dire, que la dernière des fausses côtes ne doit pas se trouver à une trop grande distance de l'os des hanches. On peut s'attendre que les poulains provenant de jumens ainsi conformées seront plus grands et plus forts que leurs mères elles-mêmes.

La taille avantageuse des élèves dépend aussi des conditions suivantes : 1° Quel'on ne prenne pour poulinières que des jumens d'un âge

convenable. 2° Qu'elles aient beaucoup de lait
3° Qu'on leur donne la nourriture et les soins
qui seront indiqués dans les chapitres suivans.

Quelles sont les espèces de chevaux que l'on doit élever de préférence ? Cela dépend entièrement du genre de travail auquel on veut les employer. Une bonne et forte taille moyenne (de 5 pieds à 5 pieds 2 pouces) mesure du Rhin *) est en général la plus convenable pour les travaux de la campagne ; car il est certain que les chevaux pesans et de forte taille, consomment plus de fourrage, sont plus lents et supportent bien moins la fatigue que ceux d'une taille moyenne.

Quant à la question, si l'on doit préférer pour l'usage des laboureurs, les étalons, les jumens ou les chevaux hongres, ou peut dire qu'elle est résolue en faveur des jumens ; parce que les jumens sont non-seulement plus paisibles et par conséquent moins exposées à des lésions extérieures, mais qu'elles sont encore moins sujettes aux maladies internes et plus robustes que les chevaux hongres. C'est encore un grand avantage pour le laboureur que la facilité de choisir les poulinières propres à perfectionner la race.

*) 5 pieds du Rhin font environ 5 pieds 4 pouces de Neuchâtel.

CHAPITRE SECOND.

DE LA MONTE.

Après avoir choisi, d'après les règles que nous venons d'indiquer, les jumens les plus propres pour en faire des poulinières, on doit s'occuper ensuite de les faire saillir par un étalon qui soit pourvu, sous tous les rapports, de qualités supérieures et par là-même propres à produire des sujets exempts des défauts de leurs mères. — Les haras donnent à cet égard toutes sortes de facilités ; il ne s'agit donc ici que de décider les question suivantes :

1° Quelle est la saison la plus favorable pour la monte ?

C'est le printemps, lorsqu'un peu plus tôt ou plus tard, suivant le climat et la température, le besoin de la reproduction se fait sentir chez la plupart des animaux. Les jumens bien nourries entrent ordinairement en chaleur vers la mi-février. Mais l'agriculteur doit aussi penser à l'époque à laquelle sa jument devra pouliner, et la combiner autant que possible avec le tems où il peut le mieux se passer de ses services, dont elle sera déchargée trois semaines avant et après avoir mis bas. — Dans la plupart des exploitation rurales, ce tems est le mois qui précède les semailles d'été. Or comme les ju-

mens portent ordinairement onze mois, on peut dire en général que c'est depuis le commencement de février jusqu'à la fin de mai qu'il convient le mieux de faire saillir les jumens.

Au reste on ne peut donner à cet égard aucune règle admissible dans tous les cas ; il convient même beaucoup mieux de déterminer le tems de l'accouplement d'après les circonstances particulières de l'économie rurale : par exemple, quand la jument ne travaille point et peut être toujours ménagée, ou être mise pendant quelque tems au pâturage avec son poulain, le mois de juin n'est point défavorable à la monte.

2° Qu'y a-t-il à observer par rapport à la monte ?

Première règle. Ne jamais faire saillir une jument qu'elle ne soit complètement en chaleur, parce que c'est seulement alors qu'elle retiendra facilement. — On reconnoît qu'une jument est en chaleur aux signes suivans : elle hennit souvent ; elle est moins tranquille qu'à l'ordinaire ; lorsqu'elle voit des chevaux étrangers, elle lève la queue et ne les passe pas volontiers ; elle urine souvent, mais peu à-la-fois : les parties génitales sont rouges ; on y remarque un peu de gonflement et l'émission assez fréquente d'une liqueur gluante : plusieurs jumens se soucient peu de nourriture quand elles sont en chaleur.

Ces signes qu'une jument est en chaleur sont

plus ou moins caractérisés : ce qui rend nécessaire l'approche de l'étalon pour s'assurer de son état. — La plupart des jumens reprennent l'étalon neuf jours après qu'elles ont mis bas, et c'est alors qu'elles retiennent le plus facilement. Lors donc que le part a été facile, et que la jument n'a été dérangée ni par des maladies ni par d'autres accidens, il ne convient pas de trop différer de la faire saillir.

Lorsque la jument a reçu l'étalon, il est bon de la faire saillir encore quelquefois pendant les neuf jours suivans ; mais dans les cas où cela n'est pas possible, il faut au moins faire un essai le neuvième jour, et lui donner l'étalon, si elle le reçoit. Lorsqu'elle refuse l'accouplement, c'est ordinairement une marque qu'elle a retenu ; mais lorsqu'elle se laisse saillir de nouveau, il faut continuer de la manière que nous avons indiquée, jusqu'à ce qu'elle refuse. — Il n'est cependant pas rare de voir des jumens qui redeviennent en chaleur quelque tems après avoir refusé l'étalon. Dans ce cas, on procédera de nouveau comme il a été dit plus haut.

Plusieurs jumens ont de la peine à devenir portantes, parce qu'elles ont été gâtées et affoiblies par des maladies, le manque ou la mauvaise qualité de la nourriture, des travaux forcés ou enfin le défaut de soins. Il est essentiel de bien soigner et de bien nourrir celles qui sont dans ce cas, quelque tems avant la monte.

Les jumens trop grasses éprouvent également de la difficulté à retenir. Une saignée faite avant la monte pourra leur être utile. On peut aussi les nourrir moins bien et les travailler davantage quelque tems auparavant.

Battre les jumens, les faire courir, leur verser de l'eau dessus après qu'elles ont été sail-
lies, pour les faire mieux retenir, ce sont là
autant de pratiques superstitieuses, que l'igno-
rance emploie et qui nuisent également à la
mère et à son fruit : ce que l'on peut faire de
mieux, c'est de les promener lentement. —

CHAPITRE TROISIÈME.

DES SOINS QUI CONVIENNENT AUX JUMENS PENDANT LA GESTATION.

Lorsqu'après avoir été couvertes, les jumens refusent l'étalon et que plus tard elles ne redeviennent pas en chaleur, on suppose qu'elles sont portantes. — Dans cet état il est nécessaire de les traiter avec des soins et des ménagemens particuliers, pour que l'on puisse se promettre un part heureux et une bonne réussite du poulain. — On empêchera qu'elles ne soient maltraitées ou exposées à trop de fatigues et d'efforts, de peur que le poulain n'en souffre ou que cela ne la fasse avorter, comme il arrive souvent.

Les règles de précaution les plus essentielles sous ce rapport sont les suivantes :

1° Si l'on se sert de la jument pour la selle, ou pour le bât, on aura soin de ne jamais la sangler trop fortement; de ne pas la charger trop, et de ne jamais laisser tomber tout-d'un-coup sur son dos le fardeau qu'elle doit porter. On évitera les sauts, le galop forcé, et en général tout mouvement trop violent.

2° Si c'est une jument de trait, on évitera, s'il est possible, de l'atteler à la flèche, surtout pendant les derniers mois de la gestation, parce qu'elle seroit exposée à recevoir des coups dangereux au ventre, soit en retenant à la descente, soit en reculant.

3° On tiendra la main à ce que les domestiques soignent les jumens portantes avec la plus grande douceur, à ce qu'ils ne les fassent jamais avancer trop subitement lorsqu'elles sont attelées, et à ce qu'ils évitent en général tout ce qui peut les effrayer ou leur faire faire des mouvemens trop brusques.

4° On fera en sorte qu'à l'écurie elles aient suffisamment de place pour n'être jamais gênées par d'autres chevaux, ni à proximité de ceux qui sont vicieux ou qui donnent des coups de pieds.

5° Toutes ces précautions deviennent encore plus essentielles dans les derniers mois de la

gestation. Il convient même de placer de bonne heure la jument portante, dans un endroit où, séparée des autres chevaux, elle puisse rester détachée et se coucher sans être gênée en aucune façon.

Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour préserver les jumens portantes des accidens auxquels leur état les rend sujettes, ceux qui s'occupent de l'éducation des chevaux devront encore diriger leur attention sur d'autres soins également nécessaires, et surtout considérer :

6° Qu'une jument portante qui a besoin d'être nourrie, elle et son poulain, et que l'on fait travailler, doit recevoir une nourriture plus abondante que d'autres chevaux. On doit donc, en proportion de sa taille et des travaux qu'on en exige, lui donner une addition de fourrage suffisante pour l'entretenir en bon état, sans cependant l'engraisser, car les jumens trop grasses ne produisent ordinairement que des poulains foibles, qui réussissent d'autant plus difficilement que le lait de ces jumens est souvent mal-sain. —

7° On doit éviter également de leur donner trop à manger, de peur des indigestions assez fréquentes chez les animaux portans et qui travaillent : vu qu'ils ont alors un fort grand appétit. — Il faut donc donner à manger aux

jumens portantes, fréquemment, par petites portions et à des heures réglées; la digestion s'en fera beaucoup plus facilement.

8° Il n'est pas moins essentiel de leur donner une nourriture saine et appropriée à leur état.

Parmi les nourritures sèches, les plus saines sont le foin bien conditionné et de bonne odeur, la paille d'orge, d'avoine, de seigle et de froment, l'orge et l'avoine.

La meilleure nourriture verte est celle que la jument peut aller chercher elle-même dans les pâturages élevés, qui ne sont ni marécageux ni trop couverts de mousse; à l'écurie, on ne peut rien leur donner de mieux que l'herbe douce et fraîche.

Lorsqu'on est obligé d'avoir recours aux herbes artificielles, celles qui peuvent le mieux remplacer le foin ordinaire sont l'esparcette ou l'avoine semée avec les vesces (poisettes) pour donner en vert. Mais il faut avoir la précaution, nécessaire au reste avec tous les fourrages verts, de ne pas les faucher trop tôt; de les donner frais, d'éviter qu'ils ne s'échauffent en restant trop long-tems en tas, et de n'en donner que peu à-la-fois. Il est aussi très-convenable de donner un peu de paille d'avoine aux animaux que l'on nourrit au vert. On peut même hacher grossièrement cette paille pour la mêler avec les herbes.

Les nourritures nuisibles dans l'état de gestation sont celles qui sont échauffantes et mettent le sang trop en mouvement, telles que le seigle et le fèves; de plus celles qui sont venteuses, telles que le trèfle rouge, surtout lorsqu'il a été fauché avant la fleur et même lorsqu'il est sec, si on ne le donnoit pas avec précaution; enfin toutes les substances même les plus nourrissantes, qui amollissent les muscles, font gonfler le ventre et relâchent les intestins, comme les pommes-de-terre, le marc des substances oléagineuses, les lies, les résidus des distillations, etc.; toutes choses, qui disposent à l'avortement. Mais de toutes les nourritures, les plus nuisibles sont celles qui, sans être mauvaises de leur nature, seroient avariées ou porteroient un principe de corruption de quelque nature qu'elles puissent être, comme par exemple le foin, l'avoine et la paille moisie ou en poussière, l'eau corrompue, l'herbe des pâturages marécageux : il est également mal-sain pour les jumens de les faire paître trop tard en automne, ce qui les oblige à manger de l'herbe déjà flétrie par les frimats, ou du seigle gelé, objets qui ne sont plus propres à la nutrition, etc.

Non-seulement ces mauvaises espèces de nourriture occasionnent souvent l'avortement et font naître des poulains mal-sains, mais elles sont encore la cause du plus grand nombre des maladies des bestiaux.

9° Les jumens portantes et celles qui nourrissent, boivent plus que les autres chevaux, surtout avec la nourriture sèche.

Il faut non-seulement leur procurer de la bonne eau claire et fraîche, mais encore empêcher soigneusement qu'elles ne boivent quand elles ont chaud.

10° Une règle essentielle, c'est d'éviter tout passage subit d'un genre de vie à un autre; par exemple, on ne doit pas laisser dans un repos subit et complet les jumens accoutumées au travail : l'exercice modéré au grand air est nécessaire à la conservation de la santé de tous les animaux; le repos excessif nuirait ici sous plus d'un rapport. — On auroit tort de donner trop de grain à-la-fois à des jumens qui auroient été maigrement entretenues. — Il convient de les faire passer par degrés du sec au vert et vice versâ.

11° Rien ne contribue plus que la propreté, à faire prospérer les animaux : lorsqu'on laisse le bétail dans le fumier, c'est toujours une preuve que l'établissement est mal tenu.

12° L'écurie doit être claire, sèche et bien aérée, ni trop chaude ni trop froide, et à l'abri des courans d'air. Les écuries humides, obscures et remplies de vapeurs, rendent les animaux lâches et paresseux, leurs yeux et leurs poumons s'y affoiblissent, et bien d'autres maladies peuvent procéder de la même cause.

Un bon économe , qui entend bien ses intérêts , aura autant de soin d'entretenir l'ordre , la propreté et tous les arrangemens sanitaires dans ses écuries que dans sa propre maison.

13° Lorsque l'on a calculé que le tems où la jument doit mettre bas n'est pas éloigné , on agrandira la place qu'on lui destine ; on lui fera une bonne litière ; on la laissera sans être attachée , afin qu'elle puisse choisir la place qu'elle trouve la plus commode ; si elle a encore ses fers on la fera déferer.

Ce sera le moment de la surveiller et de se tenir prêt à lui procurer les secours que l'extraction du poulain pourroit exiger.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DU PART ET DES SOINS QU'IL EXIGE.

Lorsque la jument a porté son poulain onze mois , elle met ordinairement bas ; il en est cependant plusieurs qui les portent plus longtemps ; quelques-unes vont même jusqu'au douzième mois , et dans ces cas les poulains n'en sont que plus forts. Mais lorsque le part a lieu avant le onzième mois , le fruit n'est pas parvenu à sa maturité. S'il conserve la vie , il restera toujours foible , à moins que la mère ne soit une très-bonne nourrice.

Lorsqu'un poulain né avant terme, meurt au moment de sa naissance ou même avant que de naître, on dit que la jument a avorté.

Ces accidens sont beaucoup moins fréquens chez les cultivateurs qui ont bien choisi leurs jumens poulinières et leur ont donné tous les soins nécessaires pendant le tems de la gestation. Les signes auxquels on reconnoît que le moment de pouliner approche, sont les suivans : le ventre descend, les flancs et la région lombaire s'affaissent un peu, de telle sorte que le sacrum et le coxal font saillie plus qu'à l'ordinaire; les veines de lait sous le ventre et les mamelles se gonflent; il n'est même pas rare qu'il en sorte du lait; peu de tems avant l'accouchement la vulve se gonfle, se colore et sécrète davantage de matières gluantes; la jument devient inquiète, trépigne et se jette de côté et d'autre dans sa loge, se couche et se relève fréquemment; fiente souvent et se met souvent aussi en position d'uriner; commence à transpirer et finit par mettre au monde son poulain après quelques maux violens, la plupart du tems étant couchée. — Tel est le cours de l'accouchement naturel qui se termine ordinairement dans une demi-heure. —

Il y a peu d'animaux dont le part soit aussi facile que celui du cheval; les secours qu'on leur donneroit à contre-tems n'en seroient que plus nuisibles. —

S'il arrivoit qu'une jument eût ses maux un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire, il ne faudroit pas pour cela avoir incontinent recours aux moyens violens, surtout lorsqu'il s'agit d'un premier accouchement, qui demande plutôt de la patience que de la précipitation dans les secours. — Les cas où ces secours deviennent nécessaires sont les suivans :

1° Lorsque la jument n'a pas les forces nécessaires pour l'accouchement, ayant été affoiblie par le manque de nourriture, par des maladies, par un défaut de soins, par de mauvais fourrages, ou de toute autre manière. — Dans ces cas les contractions de la matrice ne sont pas assez fortes pour expulser le fruit; les maux sont trop foibles et trop éloignés; la jument s'en trouve d'abord épuisée et sue plus abondamment que si elle avoit les forces naturelles. En explorant les parties génitales internes, on trouve qu'elles n'ont pas le degré de chaleur ordinaire; l'orifice de la matrice est ouvert; les poches des eaux sont peut-être déjà rompues; le poulain est dans une position naturelle: tous ces signes prouvent que l'accouchement n'est retardé que par le manque de forces.

2° Lorsque ce sont des crampes qui retardent l'accouchement. On suppose que ce cas a lieu lorsque les maux se suivent avec rapidité, durent long-tems et que l'accouchement n'avance pas

dans l'espace d'une demi-heure, quoique l'on soit assuré qu'il est à son terme; de même lorsque la jument montre beaucoup d'inquiétude et que l'orifice de la matrice se referme spasmodiquement.

3° Lorsque l'accouchement est retardé par des flatuosités. — Dans ce cas, le ventre est plus ou moins tendu, il rend un son creux lorsqu'on le frappe, et ces flatuosités occasionnent souvent des borborygmes; la respiration est gênée; les maux ont de la peine à se prononcer, et la jument se trouve embarrassée dans tous ses mouvemens. — On présume à plus forte raison que ce cas a lieu lorsque la jument a mangé beaucoup de fourrage venteux.

4° Lorsque le poulain est mal tourné, lorsqu'il est trop gros, qu'il est mort et que les seules forces de la mère ne suffisent pas pour le mettre au monde; ce que l'on reconnoît par *l'exploration*, que l'on appelle aussi le *toucher*, à laquelle on a recours lorsque les poches des eaux sont rompues ou qu'elles pendent en dehors de la vulve, sans que les maux les fassent sortir davantage.

Quel est le genre de secours qui convient dans ces différens cas?

Dans le premier, c'est-à-dire, lorsque la faiblesse est la cause du retard de l'accouchement, on doit employer des remèdes fortifiants, tant

pour relever les forces du corps en général, que pour exciter l'action des organes de la génération.

Voici les remèdes indiqués par la circonstance :

Prenez demi-pot de bon vin blanc ou rouge, ajoutez-y demi-once de canelle ou de gingembre réduit en poudre fine. On en donne le tiers de quart-d'heure en quart-d'heure, après avoir bien agité la bouteille. — A défaut de vin on peut prendre de la bonne bière, que l'on mêle également avec de la canelle ou du gingembre après l'avoir chauffée, mais il est essentiel qu'elle ne soit pas aigre.

Un autre remède qu'on peut employer avec succès est celui-ci :

On verse un pot d'eau bouillante sur une poignée de fleurs de camomilles et autant de menthe crépue ou poivrée, dans un pot que l'on met bien couvert sur un petit feu, pour le faire infuser pendant un quart-d'heure; on passe le liquide par un linge pendant qu'il est encore tiède, et l'on en fait avaler le tiers à l'animal de quart-d'heure en quart-d'heure. —

Dans le second cas, lorsque ce sont des cram pes qui retardent l'accouchement, le dernier remède que nous venons d'indiquer est également utile; on peut le rendre encore plus actif en ajoutant à la colature un quart-d'once de teinture de castor.

Dans le troisième cas, qui est celui où l'on a les flatuosités à combattre, l'infusion de camomilles et de menthe est encore d'une grande utilité, mais il convient d'ajouter à chaque dose un quart-d'once de poudre d'anis ou de fenouil.

Il convient dans tous ces cas, après avoir débarrassé le rectum des matières stercorales dont il pouvoit être chargé, de donner souvent des lavemens avec l'infusion de camomilles, à laquelle on ajoute de l'huile de lin; de bouchonner souvent la jument, de lui faire une bonne litière, et d'empêcher autant que possible qu'elle ne se roule et ne se jette tout-d'un-coup par terre.

Lorsque l'on a eu recours à tous ces moyens, suivant les différens cas, sans que l'accouchement ait eu lieu, et que l'on est certain que la jument a de bons maux, de même que dans le quatrième cas, qui est celui où les poches des eaux sont rompues ou pendent en dehors de la vulve sans que de bons maux les fassent sortir davantage, on doit supposer que des secours plus actifs sont nécessaires. — La personne qui veut examiner la chose de plus près et donner du secours, doit mettre ses bras à nu, se couper les ongles, s'engraisser les mains avec de l'huile et introduire lentement un de ses bras dans les parties génitales de l'animal. Si l'on sent alors que l'orifice de la matrice n'est pas encore dilaté,

il seroit très dangereux de chercher à l'ouvrir de force avec la main ; car de deux choses l'une, ou l'animal n'a encore que de fausses douleurs et l'accouchement est plus éloigné qu'on ne l'avoit supposé, ou bien ce sont des crampes qui ferment l'orifice de la matrice.

Dans l'un et l'autre de ces cas, il faut attendre l'effet des remèdes que nous venons d'indiquer, et l'on doit abandonner la jument à la nature jusqu'à ce que l'orifice de la matrice s'ouvre de lui-même.

Lorsque cette dilatation a eu lieu, et après que les poches des eaux ont passé de la matrice dans le vagin, il ne faut pas trop se hâter de les rompre, parce que cela pourroit rendre l'accouchement plus difficile, et que d'ailleurs tant qu'elles ne sont pas rompues on peut espérer qu'il aura lieu naturellement. Il ne faut donc penser à rompre les poches qu'après que les maux auront déjà duré long-tems, et que les remèdes dont nous avons parlé auront été administrés infructueusement ; ce qui fera supposer que le poulain est dans une mauvaise position.

Lorsque les poches des eaux sont rompues, on examine soigneusement si le poulain est dans une bonne position, savoir si la tête se présente sur les pieds de devant étendus en avant, le nez tourné contre l'orifice de la matrice. — Toute position qui dévie de celle-là est mauvaise, et

le premier soin de l'accoucheur doit être de la changer et de la rendre naturelle.

Il y a une assez grande variété de fausses positions : telles, par exemple, que celles où la tête et tournée en arrière, sur un des côtés ou repliée sous le ventre ; les pieds de devant peuvent être pliés sous le ventre, ou se trouver placés sur la tête ; le poulain peut aussi être couché sur le dos ou sur le côté, ou se trouver encore dans plusieurs autres positions défectueuses. — Le genre de manipulation doit varier suivant ces différentes circonstances.

Nous nous bornerons aux observations suivantes :

Il est souvent nécessaire de repousser le fruit en arrière, afin de gagner la place suffisante pour le remettre dans une position naturelle ; mais cette opération doit se faire avec beaucoup de précaution pour ne pas blesser la matrice. — Lorsque les pieds de devant se trouvent sous le ventre ou sur la tête, on les ramène l'un après l'autre dans la bonne position ; et lorsque cela est nécessaire, on peut les y maintenir avec des lacs. — Lorsque la tête étant mal placée, le poulain est encore trop en arrière pour que l'on puisse en saisir la bouche, on met des lacs aux pieds de devant pour que des aides puissent tirer le fruit en avant jusqu'à ce que la tête se trouve à portée. — Lorsque le poulain

est tourné sur son dos, cette position donne ordinairement lieu à un accouchement très-difficile. Dans ce cas on passe une couverture sous le ventre de la jument pour le resserrer du côté du dos : ce qui favorise la sortie du fruit, laquelle s'opère souvent plus facilement lorsque la jument est debout. — Il y a des cas où le poulain est complètement mal tourné; c'est lorsqu'il présente sa partie postérieure : lorsqu'alors les pieds de derrière s'avancent sans être repliés, l'accouchement peut s'opérer sans trop de peine; mais si les pieds ne se présentent pas, il faudroit alors les amener dans cette position. — Le poulain étant ainsi remis dans une bonne position, l'accouchement se termine le plus souvent de lui-même; mais si la jument se trouvoit affoiblie, on pourroit lui aider.

Il y a cependant quelques cas particuliers qui exigent l'emploi de forces assez considérables pour opérer l'extraction du poulain : tels sont ceux où il seroit mort, ou bien trop gros, comme aussi lorsque la mère est très-foible. On introduit alors les lacs, s'il est possible, autour du genou, ou, quand le poulain est tourné en arrière, près des jarrets; on lubrifie le passage avec de l'huile de lin, et pendant que l'accoucheur tire avec les mains et cherche à conserver la bonne direction, ses aides le secondent avec les liens qui ont été passés dans cette intention. —

Mais dans les cas où le poulain mal tourné se trouve tellement enclavé dans le bassin qu'il est impossible, soit de le repousser en arrière, soit de replacer convenablement les parties de son corps dont la position s'oppose à l'accouchement, il faut alors les couper et en faire l'extraction séparément. — Dans des cas aussi difficiles, le propriétaire fera bien d'appeler un médecin vétérinaire, car les circonstances peuvent se compliquer de manière à exiger une connoissance approfondie de la chose. Nous n'avons fait ici qu'indiquer les cas les plus fréquens, pour mettre le propriétaire en état de les reconnoître et lui faire éviter les erreurs où il pourroit tomber.

Il arrive trop souvent que des animaux perdent la vie en mettant bas, par la faute d'opérateurs ignorans qui, pour se faire valoir, s'empressent de donner avec rudesse des secours déplacés, tandis qu'il suffiroit la plupart du tems des remèdes que nous avons indiqués pour les trois premiers cas.

Il arrive assez fréquemment que la sortie de l'arrière-faix est retardée : en ce cas, il faut bien se garder de le tirer dehors par force : ce qui pourroit occasionner une inflammation de matrice ou d'autres accidens fâcheux. — La seule chose qu'il convienne de faire, c'est de suspendre un poids léger au cordon ombilical, et

de donner intérieurement à l'animal des remèdes fortifiants, par exemple, de la bière chaude ou du vin rouge avec de la canelle ou un quart-d'once de noix de muscade : avec ces précautions, il ne peut guère arriver d'accidens, lorsqu même que le placenta resteroit quelques jours dans la matrice.

Heureusement, les chevaux sont de tous les animaux domestiques les moins sujets aux accidens occasionnés par des accouchemens difficiles.

Cependant ce que nous venons de dire à cet égard des jumens, est applicable en grande partie aux vaches et aux brebis. —

CHAPITRE CINQUIÈME.

DES SOINS QUE L'ON DOIT AVOIR POUR LA JUMENT
APRÈS QU'ELLE A MIS BAS, ET DE CEUX QU'EXIGE
LE POULAIN JUSQU'AU SEVRAGE.

Jusqu'ici c'est la mère seulement qui réclamoit des soins : son fruit doit actuellement les partager avec elle.

Pour que le poulain puisse prospérer, il faut que la nourriture de la jument soit saine et suffisante ; autrement on feroit tarir la seule source d'où le poulain puisse tirer la sienne, et il périroit inmanquablement.

La nourriture à laquelle la mère est le plus accoutumée, est celle qui lui conviendra le mieux ; il ne faut donc pas en changer l'espèce. — La plus salubre dans ce cas-ci, comme en tout tems, sera toujours la plus appropriée à sa nature, savoir, de bon foin, de belle paille, de bonne eau claire, et des rations d'orge et d'avoine proportionnées à l'état de son corps et de ses forces.

Ce n'est qu'autant que la jument seroit foible ou manqueroit de lait, que l'on pourra lui donner de l'eau blanchie avec de l'orge ou de l'avoine concassée. — Une précaution très-essentielle, c'est de donner à manger souvent, mais peu à-la-fois. — Il n'est pas rare de voir des jumens qui mangent peu avant l'accouchement, n'en être que plus affamées ensuite, soit à cause de la fatigue qu'elles ont éprouvée, ou du vide qu'elles ressentent dans le ventre : ce qui fait qu'elles sont disposées à se surcharger l'estomac. Toutes les autres règles que nous avons données sur la manière de nourrir les jumens portantes, trouvent encore ici leur application.

Après que la jument a léché son poulain, ce qu'elle fera d'autant plus volontiers qu'on l'aura frotté d'un peu de sel, on l'approchera de ses mamelles. Il y a des jumens, surtout parmi les jeunes qui ont pouliné pour la première fois, qui refusent de se laisser tetter : dans ce cas, il

faut chercher soigneusement ce qui peut en être la cause. — Si les mamelles sont trop pleines de lait, ce qui occasionne une tension douloureuse, après avoir essayé sans succès de faire tetter le poulain, on peut y remédier en trayant la mère très-doucement. — Si les mamelles sont enflées et chaudes au toucher, on prendra quelques poignées de fleurs de camomilles, de fleur de sureau et de graine de lin concassée; on versera dessus quelques bouteilles d'eau bouillante, et l'on fera fréquemment des fomentations tièdes sur les mamelles qu'il conviendra de parfumer auparavant avec la vapeur de cette infusion.

Si la jument est trop chatouilleuse et refuse par cette raison de se laisser tetter, on tâchera de l'y accoutumer en la caressant et en la trayant doucement; si cela ne réussit pas, il faudra avoir recours à d'autres moyens. On lui appliquera les morailles, et après avoir pris les précautions nécessaires pour que le poulain ne puisse pas recevoir de coups, on l'approchera à répétées fois des mamelles. De cette façon, on ne manque guère de vaincre peu-à-peu la résistance des jumens les plus opiniâtres. — On peut prévenir cet accident, toujours fâcheux pour le poulain, en touchant souvent les mamelles avec la main avant l'accouchement, pour les rendre moins sensibles au chatouillement.

Lorsque les poulains naissant dans l'arrière-saison, on les laisse les premiers jours à l'écurie avec la mère; mais ensuite, dès que le tems le permet, il faut les laisser courir librement l'un et l'autre au grand air. — Rien n'est plus propre à les fortifier et à leur faire du bien.

Si la jument met bas au pâturage, on peut l'y laisser tout-de-suite, à moins qu'il ne soit trop éloigné; dans ce cas, on la nourrira au vert à l'écurie, jusqu'à ce que le poulain ait acquis suffisamment de force pour suivre sa mère.

Autant que les circonstances le permettront, on mettra la jument sur un pâturage élevé, sec, mais qui ne soit pas trop maigre. Lormême que cela ne pourroit avoir lieu que quelques heures par jour, cela feroit toujours beaucoup de bien à la mère, et rendroit son lait plus nourrissant et plus profitable pour le poulain. — Tout changement brusque de nourriture sera soigneusement évité; mais surtout il faut se garder de faire succéder subitement au fourrage d'hiver un pâturage trop abondant. — L'expérience apprend que la surabondance d'un lait trop gras peut, dans ces cas-là, causer aux poulains, non-seulement des indigestions, mais pour la suite des maladies, telles que la roideur des membres, la fourbure, l'inflammation des poumons, etc. — Lorsqu'on nourroit les jumens à l'écurie, pour les faire travailler pendant l'allai-

tement, il faut, pour que le poulain ne soit pas en souffrance, donner à la mère en abondance de bon foin, de l'herbe fraîche, et y ajouter des rations d'orge ou d'avoine, à proportion du travail qu'on en exige.

Les poulains souffrent souvent de la constipation peu de tems après leur naissance, surtout lorsqu'ils n'ont pas eu le premier lait de la mère qui est légèrement purgatif. On y remédie facilement en débarrassant le rectum de la fiente durcie, à laquelle on a donné le nom de méconium, par des lavemens d'huile et d'eau tiède, et, dans les cas urgens, en faisant avaler quelques cuillerées à soupe d'huile d'olive ou de lin avec du thé de camomilles. — Après que les nouveaux-nés ont évacué cette première fiente durcie, ils ont ordinairement un peu de diarrhée : ce qui est un bénéfice de la nature, au moyen duquel les intestins se débarrassent des matières accumulées pendant le séjour des petits dans le ventre de la mère. — Les poulains deviennent alors plus vifs et plus gais, et l'on doit bien se garder d'arrêter cette diarrhée par des remèdes astringens. Cependant elle n'a pas toujours le même caractère de benignité : elle peut durer trop long-tems, devenir aqueuse et puante, et affoiblir considérablement les jeunes animax, qui perdent alors leur vivacité, maigrissent, deviennent mous ; leurs oreilles et

leurs pieds sont froids au toucher, leur poil se hérisse, et le mal peut devenir dangereux, si l'on néglige d'y porter remède. — Cette sorte de diarrhée est ordinairement la suite de quelque défaut du lait, et il faut tâcher de le découvrir et de le combattre.

Lorsqu'on a reconnu que le lait est trop gras, ce qui peut arriver quand la jument paît sur un pâturage trop abondant, ou qu'elle est trop bien nourrie d'une autre manière, il faut la mettre à un régime amaigrissant et lui donner de préférence de la paille de seigle. — Mais il arrive bien plus souvent que la mauvaise qualité du lait provient d'une mauvaise nourriture, telle que de l'avoine échauffée, du foin ou de la paille en poussière, des pâturages marécageux dont les herbages sont chargés d'acidité, de la mauvaise eau. En général, les alimens que nous avons désignés comme nuisibles peuvent agir comme cause de cette maladie : ce sont ces causes qu'il faut s'attacher à éloigner, et lorsqu'on y parvient, la diarrhée cesse ordinairement d'elle-même. — Dans le cas contraire et lorsque le poulain continueroit à s'affoiblir, voici les remèdes dont on peut faire usage pour seconder l'effet des soins et d'une bonne nourriture :

On mêlera tous les matins avec le fourrage donné à la mère, de la racine de roseau aromatique et de gentiane, de la graine d'anis et

cumin ; de chaque ingrédient un quart-d'once, le tout concassé.

Lorsque le tems sera froid et humide, on fera rester le poulain à l'écurie, on le bouchonnera par tout le corps, mais surtout sous le ventre, et on lui donnera trois fois par jour un quart-d'once de la poudre suivante :

Prenez : Racine de roseau aromatique,
Gingembre,
Absinthe,
Baies de genièvre,
Menthe poivrée ou Hysope,
Racine d'angélique ou d'Aunée,
Coquilles d'œufs calcinées ou Magnésie ;

de chacun de ces ingrediens, demi-once.

La meilleure manière de donner cette poudre est d'en faire un opiat avec de l'eau et de la farine.

Si l'on n'avoit pas la facilité de se procurer tous ces médicamens, et qu'il en manquât un ou deux, on peut également faire usage des autres.

Il faut, autant que possible, éviter de faire travailler la jument pendant quatre semaines après qu'elle a mis bas ; ce tems de repos une fois passé, on doit observer les règles suivantes par rapport au poulain :

1° Lorsqu'aucune circonstance particulière ne s'y oppose, le poulain doit accompagner sa mère

pendant son travail, lors-même que cela le fatigueroit un peu. L'exercice au grand air, et même l'usage modéré qu'il fait de ses forces, ne peuvent que lui faire du bien.

2° S'il reste à l'écurie, on doit le laisser approcher de sa mère au moins quatre ou cinq fois par jour, car il ne peut en être séparé long-tems sans inconvéniens. Ils sont constamment tourmentés l'un et l'autre par l'envie de se rapprocher. La jument est inquiète, mange peu ; les mamelles se surchargent d'un lait qui devient aqueux et fade : ce qui, joint à l'inquiétude du poulain, l'empêche de prospérer.

3° Pendant l'absence de la mère, on doit mettre le poulain dans l'endroit de l'écurie où il sera le plus au large. — Rien n'est plus nuisible à la santé de ces jeunes animaux, que de les laisser long-tems renfermés dans des écuries étroites et obscures.

4° Lorsque la mère revient au logis, échauffée de son travail, il ne faut pas laisser tetter le poulain avant qu'elle se soit reposée et rafraîchie.

Combien de tems doit durer l'allaitement ?

Dans les haras sauvages, où le cheval est complètement abandonné à son instinct, on remarque que les cavales laissent ordinairement tetter leurs poulains jusqu'à la formation complète des douze dents incisives avec lesquelles ils peuvent prendre leur nourriture : ce qui a

ordinairement lieu entre le septième et huitième mois. — Ceci ne fait pas règle pour les poulains qu'on élève à l'écurie et qui ne sont pas obligés de chercher leur nourriture, qu'on leur donne même en bonne partie hachée. — Pour déterminer le moment du sevrage, il faut donc essentiellement faire attention à l'état de la mère. Lorsqu'elle est de nouveau portante, on ne peut le différer long-tems sans la trop affoiblir, elle et son nouveau fruit.

Il faut cependant qu'un poulain soit nourri pendant quatre mois au moins du lait de sa mère pour que sa croissance ne soit pas retardée.

Il sera encore nécessaire de remplacer le lait par une nourriture aussi bonne que possible, et même quelquefois de mettre un peu d'orge concassée dans la boisson.

Lorsqu'on pourra les laisser tetter six ou sept mois, leur développement n'en ira que mieux. Ceux qui sont foibles s'en trouveront particulièrement bien.

CHAPITRE SIXIÈME.

DES SOINS QU'EXIGENT LES POULAINS APRÈS LE SEVRAGE ET PENDANT LE PREMIER HIVER.

Comme les cultivateurs font saillir leurs juments pendant les mois de mars, avril, mai et juin :

époque à laquelle les étalons royaux sont répartis dans leurs stations, la plupart des poulains naissent dans les mois de février, mars, avril et mai : c'est donc dans les mois de juillet, août et septembre qu'il convient le mieux de les sevrer. — S'ils se trouvent à cette époque au pâturage, il faut les ôter de-là, pour les mettre dans une écurie à part; car si l'on vouloit les séparer de leurs mères sur le pâturage même, ils seroient trop tourmentés par l'envie de s'en rapprocher; ils ne cesseroient de courir çà et là, mangeroient peu et par conséquent dépéreroient.

C'est donc à l'écurie qu'il sera le plus facile de les accoutumer à se passer du lait de leur mère.

Voici comment il faut s'y prendre : On les laisse courir librement dans de grandes écuries sans les attacher. On leur donne pour nourriture de bonne herbe, de la paille de seigle, d'orge et d'avoine coupée très-fine, de bon vieux foin, et un peu d'avoine ou d'orge concassée. — Les carottes jaunes sont très-bonnes à donner à cette époque aux poulains en sus de l'orge ou de l'avoine. C'est une nourriture très-saine, qui leur profite beaucoup et que les chevaux de tout âge prennent avec plaisir. Les sucs nourriciers qui en résultent sont doux, peu échauffans et la nourriture sèche qu'on y joint en devient plus salulaire. — C'est d'ailleurs un très-bon moyen

de ménager insensiblement le passage du vert au sec. — Les carottes offrent encore un remède contre les vers et un préservatif contre la gourme maligne.

Cette espèce de nourriture convient également beaucoup aux jumens qui manquent de lait ; dans différentes maladies inflammatoires, et surtout pour corriger certains vices des humeurs. On devroit en cultiver dans tous les établissemens agricoles au moins la quantité nécessaire pour remplir cet but ; ce qui seroit d'autant plus facile que les carottes sont d'un grand rapport et réussissent presque toujours lorsqu'elles reçoivent la culture qui leur convient.

La drèche offre à-peu-près les mêmes avantages que les carottes : la germination développe dans les grains beaucoup de matière sucrée, et la digestion en est d'autant plus facile que cette plante rentre dans la classe des végétaux verts. — L'expérience a démontré que l'on peut en donner avec succès une petite portion aux poulains que l'on veut sevrer.

Cependant, par la raison même que les carottes et la drèche offrent une nourriture très-riche, on ne doit en faire usage qu'aussi longtemps que cela est nécessaire, pour rendre moins sensible la transition du vert au sec, c'est-à-dire, pour donner le tems aux organes digestifs, encore foibles et délicats, de s'accoutumer à une

nourriture plus solide, et aux vaisseaux sanguins de se prêter à la circulation d'un sang devenu plus inflammable : ce n'est qu'avec cette restriction que l'usage de ce genre de nourriture sera utile sans entraîner d'ailleurs aucun danger. — Lorsque les poulains y sont accoutumés, on auroit tort de les remettre tout-à-fait au vert ou au pâturage pendant le premier été ; il n'y aura cependant pas d'inconvéniens à les faire paître au milieu de la journée par un tems sec, sur des places un peu élevées et bien fournies d'herbes, pourvu qu'elles ne soient pas trop loin de l'écurie.

Il n'est pas possible de fixer par des règles la quantité de nourriture que l'on doit donner aux poulains ; les uns réussissent avec peu, tandis qu'il en faut beaucoup à d'autres. — On doit les nourrir de manière qu'ils soient toujours entretenus en bon état. La quantité de grain dont ils ont besoin peut être fixée à environ trois livres (eine Meße) par jour.

Les poulains croissent beaucoup plus la première année que les suivantes, et s'ils manquent alors d'une nourriture suffisante, ils sont retardés pour le reste de leur vie.

L'idée assez généralement répandue que l'avoine dispose les poulains à la cécité, ou leur est nuisible sous d'autres rapports, n'est certainement qu'un préjugé. L'expérience prouve

au contraire que c'est à cet âge que l'avoine est le plus nécessaire, qu'elle favorise l'accroissement des poulains, qu'ils en deviennent plus vifs et plus forts, et sont beaucoup moins tourmentés des vers et exposés à d'autres maladies, que lorsqu'ils en sont privés; mais on doit les y accoutumer insensiblement pendant qu'ils tettent et qu'ils sont encore au pâturage, en la mêlant au commencement avec d'autres substances de facile digestion et toujours avec beaucoup de paille hachée, laquelle ne sert pas seulement à faciliter la mastication de l'avoine et à empêcher que les poulains ne l'avalent trop promptement, mais offre encore à ces animaux une nourriture plus saine et plus facile à digérer que la paille entière. Cette espèce de nourriture présente encore l'avantage de pouvoir mêler plus facilement les différentes sortes de paille.

Rien ne contribue autant à faire croître et prospérer les animaux domestiques quelconques, que de leur donner leur nourriture à des heures réglées : pendant qu'ils sont jeunes, il faut la leur donner plus souvent et en plus petite quantité, parce qu'ils digèrent promptement et que leur estomac demande à être toujours occupé sans être surchargé.

Si l'on observe la règle suivante pour la distribution de la nourriture des poulains, on en remarquera bientôt les bons effets. On leur don-

nera le matin une ration d'avoine avec de la paille hachée menu, et ensuite du foin ; après quoi on les laissera courir librement au grand air pendant une heure : à dix heures on leur donnera une ration d'avoine : à midi du foin ou de la paille, et après qu'ils auront bu, on les remettra en liberté au grand air : à quatre heures on leur donnera une nouvelle portion d'avoine, et une heure après du foin et de la paille.

Plusieurs personnes croient qu'il vaut mieux nourrir les poulains au vert qu'au sec ; mais l'expérience a prouvé le contraire.

Il faut plus de tems pour mâcher le fourrage sec, qui par cette raison se mêle mieux avec la salive : cela facilite la digestion et la sécrétion d'un chyle fortifiant : et il en résulte que les chairs de l'animal deviennent plus fermes, qu'il ne prend pas du ventre, que ses intestins ne se relâchent pas, et qu'il a moins de disposition à transpirer que s'il étoit au vert.

Il est essentiel qu'il y ait dans l'écurie des poulains un bassin garni d'un couvercle, toujours rempli d'eau fraîche, afin qu'ils puissent en boire quand ils ont soif ; mais ce bassin devra rester fermé pendant une heure après qu'ils seront rentrés à l'écurie, pour qu'ils ne boivent pas ayant chaud.

Il n'est pas nécessaire de panser et d'étriller les poulains aussi régulièrement que les vieux

chevaux, mais la propreté est toujours nécessaire pour les faire prospérer. Une bonne litière chaude doit remplacer pour eux l'étrille et la brosse, et il est toujours bon de les bouchonner quelquefois.

C'est déjà le moment de faire attention à leurs pieds : on doit les examiner de tems en tems, et s'il se trouve que la corne soit trop longue, qu'elle croisse inégalement ou de travers, il faut la couper plus courte, la rendre égale et uniforme : faute de quoi, dans un âge où les os des articulations sont encore tendres et susceptibles de prendre telle ou telle forme, les pieds pourroient facilement se courber peu-à-peu.

Au reste, il faut prendre garde de trop évider la sole, et de trop raccourcir la pince : ce qui nuiroit aux pieds d'un jeune cheval, aussi bien qu'à ceux d'un vieux.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DES SOINS QU'EXIGENT LES POULAINS

LE SECOND ÉTÉ.

Lorsque les poulains ont tété leur mère pendant six mois et passé l'hiver, le tems approche où l'on doit les mettre pour la seconde fois au pâturage; ce qui est sans contredit un des meilleurs moyens de faire prospérer le bé-

tail : aucune manière de nourrir à l'écurie ne peut le remplacer avantageusement.

Mais il faut que le pâturage soit dans un lieu élevé et abondamment pourvu de bonne herbe et d'eau potable. — Les pâturages marécageux et acides sont nuisibles pour les jeunes comme pour les vieilles bêtes.

Lorsque le local permet que les chevaux puissent se baigner dans l'abreuvoir, c'est toujours un très-grand avantage; car il est dans la nature du cheval d'aimer le bain qui lui convient pour la propreté, pour endurcir sa peau et en général pour fortifier sa santé.

Si l'abreuvoir se trouve à une certaine distance de l'écurie, une des précautions les plus essentielles est de n'y chasser les poulains que lentement, pour qu'ils n'y entrent pas ayant chaud; comme aussi de ne les laisser se baigner le soir que de manière qu'ils puissent encore se sécher au grand air avant de rentrer à l'écurie.

Quant à l'époque du printemps la plus favorable pour mettre les poulains au pâturage, il est impossible de la désigner positivement : cela dépend du tems et de la nature du pâturage.

Toujours ne faut-il pas trop se presser : il convient d'attendre que l'humidité de l'hiver soit suffisamment évaporée. C'est par la même raison qu'il faut faire pâturer premièrement dans les lieux secs, et seulement ensuite dans ceux

qui, situés plus bas, sont plus humides et moins exposés au soleil.

Une des règles principales dans l'éducation de toute espèce d'animaux étant d'éviter, autant que possible, toute transition subite dans la manière de les nourrir et de les soigner, il faudra, pour que le passage du sec au vert ne nuise pas aux poulains, ne les faire sortir d'abord qu'au milieu de la journée, et leur donner le reste du tems à l'écurie leur nourriture sèche accoutumée. On les laisse ensuite tous les jours un peu plus long-tems dehors, jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait accoutumés au pâturage.

En automne on les accoutumera de même par degrés à reprendre à l'écurie la nourriture sèche, lorsque la saison devient rude et que les gelées commencent. A cette époque, il faut les faire rentrer le soir à l'écurie avant la nuit tombante, et ne les sortir le matin qu'après que l'herbe a été complètement dégelée par les rayons du soleil.

Les nuits étant longues en automne et les pâturages n'offrant plus alors d'aussi bonne nourriture qu'au printemps, il ne convient pas d'y mettre les poulains complètement à jeûn : on leur donnera dans leur ratelier pendant la nuit une quantité convenable de foin et de paille, et on ne les mènera au pâturage qu'après les avoir abreuvés. — Ces précautions les préserveront de la gourme maligne et de plusieurs autres maladies.

Il nous reste encore à faire observer ici qu' aussitôt que les poulains commencent à sentir leur sexe, il faut séparer les mâles d'avec les femelles de peur qu'ils ne s'énervent avant le tems.

Au reste les petits propriétaires feront bien de faire châtrer leurs poulains mâles à l'âge d'un an. Non-seulement il est plus coûteux et plus pénible de les élever sans qu'ils soient hongrés, mais dans ce cas, ils sont ordinairement privés des deux choses qui contribuent le plus à leur prospérité : c'est-à-dire, d'une écurie assez spacieuse pour qu'ils puissent y prendre librement de l'exercice, et d'un bon pâturage ; attendu que les lois défendent de les mettre avec l'autre bétail dans les pâturages communs. Ces privations produisent chez eux l'épaississement du cou, la roideur des membres et la disposition à plusieurs autres maladies. Il est même rare qu'ils deviennent de bons chevaux pour le travail et encore moins pour le haras.

Dans les lieux où il a été suffisamment pourvu par l'établissement de haras cantonnaux à la propagation et au perfectionnement de la race des chevaux, le paysan n'a nul besoin de se livrer à la spéculation, toujours incertaine, d'élever des étalons. Il fera mieux de s'attacher uniquement à se procurer de bons chevaux de travail, et de préférence des jumens dont l'éducation sera plus facile et le débit plus assuré.

CHAPITRE HUITIÈME.

DES SOINS QUI CONVIENNENT AUX POULAINS PARVENUS A LEUR SECOND HIVER.

C'est à l'âge d'un an et demi que les poulains doivent être hivernés pour la seconde fois.

Comme ils sont devenus plus grands et qu'ils continuent à croître rapidement, il faut nécessairement augmenter leur nourriture pour les entretenir en bon état, leur donner plus de gros fourrage et augmenter aussi leur ration d'avoine, sans aller cependant au-delà de trois livres par jour, si la nourriture est bonne d'ailleurs et que l'on augmente la ration de paille d'avoine, d'orge et de seigle hachée fin.

Lorsqu'on a des poulains d'âges différens, il faut les séparer, de peur que les plus gros ne mangent la nourriture des plus petits.

On continuera à surveiller l'état des pieds avec la plus grande attention, et on les fera parer lorsque cela sera nécessaire. — Pour tout le reste on les soignera comme pendant le premier hiver; on ne se relâchera point sur la propreté; on les tiendra au sec, dans une écurie bien éclairée où ils jouiront d'un air pur; on leur donnera une bonne litière et la place nécessaire pour se tourner librement sans être attachés; enfin on observera tout ce qui a été dit plus haut sur la nourriture saine et réglée qui leur convient.

Nous dirons cependant encore ce qu'on ne peut trop répéter, que ni la bonne qualité ni la distribution bien entendue de la nourriture ne suffiroient pour maintenir les poulains en bonne santé, s'ils étoient privés de l'exercice au grand air; s'ils respiroient les vapeurs fétides du fumier et de l'urine en fermentation, s'ils habitoient des écuries obscures et humides, si la sâleté dont on les laisseroit couverts s'opposoit à la transpiration naturelle.

Ceux qui pourroient vivre et grandir dans cet état de choses si contraire aux vues et aux indications de la nature, seroient en bien petit nombre et condamnés à rester toujours foibles et languissans. Nous allons décrire quelques-unes des maladies auxquelles ils seroient nécessairement sujets.

1° *Le javart (Maufe)*. C'est une tumeur douloureuse de la peau qui se manifeste près du paturon. On remarque d'abord quelques vessies auxquelles succèdent des fissures et ensuite des crevasses dont il découle une humeur fétide qui colle les poils environnans. — Quoique cette maladie soit héréditaire et se manifeste davantage chez les chevaux de race commune, dont les pieds sont gras et chargés de poils, les mauvaises pratiques dont nous venons de parler n'en sont pas moins une des causes les plus fréquentes, et qu'il importe d'éloigner pour diminuer la masse des souffrances.

Lorsque le mal n'est point trop enraciné, on emploie pour le guérir des bains d'eau de savon tiède ou d'une infusion de graine de foin ; après qu'on en a fait usage pendant quelques jours, l'enflure et la douleur ayant diminué, le meilleur moyen de finir la cure est de laver la partie malade avec de l'eau de chaux et de la saupoudrer ensuite avec du charbon pilé.

2° *La gale.* Les poulains qui en sont atteints ont une démangeaison continuelle dans les parties qui en sont affectées : ce qu'ils témoignent en se frottant à leurs crèches et à tout ce qu'ils rencontrent, en se grattant avec les pieds de derrière et en se pinçant avec les dents. — Ordinairement le mal se manifeste d'abord sous le toupet et la crinière, à la partie interne des pieds de devant, aux épaules et aux flancs : les poils de ces parties commencent par se hérissier et finissent par tomber ; la peau y devient rude et se couvre d'écailles blanches sous lesquelles se trouvent de petites vessies ou des taches d'humidité. — Pour guérir cette maladie qui retarde de beaucoup l'accroissement des poulains et en feroit périr un grand nombre si on ne leur administrait pas les secours convenables, il faut avant tout en éloigner les causes, savoir la malpropreté et la mauvaise nourriture. On donnera aux poulains une nourriture très-riche et l'on s'efforcera de leur nettoyer la peau : dans ce

but, il faut d'abord frotter les parties atteintes de gale avec du savon commun et les laver ensuite avec de l'eau tiède ; après quoi l'on frotte la peau avec un bouchon de paille sèche. Après avoir fait cela pendant quelques jours, on emploiera de la même manière une lessive de cendres de bois et de tabac noir ordinaire ; on laissera sécher la peau ; enfin on fera des frictions avec l'onguent dont voici la recette :

Prenez : Huile de térébenthine, } de chaque une
— de pétrole, } demi-once.
— d'asphalte, une once.
Savon gris, une livre.

Mêlez le tout pour faire l'onguent.

En suivant ce traitement pendant quelque tems, on parvient presque toujours à guérir cette maladie, lorsqu'elle n'est pas trop invétérée. Lorsqu'elle s'est déjà étendue sur tout le corps et quand la peau se trouve profondément imprégnée, on est obligé d'administrer des remèdes plus actifs tant intérieurs qu'extérieurs ; mais dans ce cas il est prudent d'avoir recours aux directions d'un homme de l'art. — Au reste tous les remèdes seront inutiles, si l'on n'a pas soin d'en soutenir l'effet en faisant usage régulièrement tous les deux jours des lotions de savon et de la lessive indiquées ci-dessus.

La gale étant contagieuse, on aura soin de

séparer les chevaux malades de ceux qui ne le sont pas ; il ne faudra pas même mettre sur un cheval sain un harnois qui auroit été sur un cheval galeux , sans l'avoir bien nettoyé avec une lessive chaude.

On sait par expérience que la gale des chevaux peut se communiquer aux hommes lorsqu'elle est à un certain degré ; ce qui doit engager ceux qui les soignent à prendre des précautions.

OBSERVATION. Les maladies du bétail connues sous le nom générique de fièvres charbonneuses, sont encore beaucoup plus dangereuses pour l'homme.

De ce genre sont :

1^o Le sang de rate , que l'on appelle aussi coup de sang , apoplexie , la grosse rate , etc. ; maladie dont tous les animaux domestiques peuvent être atteints.

2^o Le glossanthrax , maladie qui est plus particulière à la race bovine , et que l'on désigne aussi sous le nom de perce-langue , chancre à la langue , pustule à la langue , etc.

3^o Le quartier , la musaraigne ou trousse-galant , maladie du gros bétail et des brebis.

4^o L'angine gangreneuse , maladie de la race porcine , à laquelle on donne aussi le nom de tumeur gangreneuse du cou.

5^o Le feu sacré chez les brebis , et le feu de St. Antoine chez les porcs , on l'appelle aussi charbon blanc et venin souflé. —

Non-seulement toutes ces maladies indiquent une grande corruption des humeurs , mais elles développent un venin très-actif et qui mettroit en danger la vie des animaux

3° *Les poux*. Cette vermine retarde beaucoup l'accroissement des jeunes animaux en les privant du repos dont ils ont besoin, en leur causant de continuelles démangeaisons à la peau.

Il est facile de reconnoître sa présence en examinant de près les animaux que l'on voit se frotter et se gratter souvent

On leur lavera tout le corps, mais surtout la crinière, le toupet et la queue, avec une lessive de cendres et de tabac commun. Lorsque le poil sera sec, on frottera avec de l'huile de

domestiques et même celle des hommes qui en seroient atteints par contagion.

Une triste expérience a souvent démontré que des hommes employés soit à écorcher des charognes encore chaudes, soit à faire des saignées à des animaux malades, à leur ouvrir des abcès, etc., quand ils ont la malheur de se souiller de sang ou de pus dans des endroits de leur corps où il y a quelques petites plaies, ou seulement des boutons, ont poussé des tumeurs inflammatoires et ont été affectés de maladies mortelles.

Il est également dangereux de manger de la viande d'animaux atteints des maladies que nous avons désignées, de boire du bouillon fait avec cette viande ou même de leur lait. Des fièvres putrides, des bubons pestilentiels, et la mort en ont souvent été les suites.

Ce danger mortel s'étend jusqu'aux chiens, jusqu'à la volaille, jusqu'à tout animal enfin qui se nourriroit de la chair ou du sang de l'individu atteint (ou infecté) par ces maladies. —

lin, les places où il se trouvera le plus de cette vermine. En continuant ce traitement pendant quelques jours, on ne tardera pas à la voir diminuer, surtout si l'on en a fait disparaître les causes, qui sont la mauvaise nourriture et la malpropreté.

4° *Des vers.* Il arrive assez souvent que des poulains provenant de jumens saines, robustes et point trop âgées, bien soignés d'ailleurs sous tous les rapports, ne prospèrent cependant pas, bien qu'aucun symptôme frappant de maladie ne se manifeste chez eux. Cet état est souvent causé par des vers : ce qu'on a surtout lieu de supposer lorsque la membrane pituitaire et l'intérieur de la bouche sont d'un rouge pâle ; lorsque les jeunes bêtes sont attaquées de quelques légères coliques, mais surtout lorsqu'elles rendent des vers avec leurs excréments.

Pour les en débarrasser on prendra :

Racine de fougère ;	} de chaque une once.
Absinthe,	
Baies de genièvre,	
Tabac noir,	
Suie de cheminée,	

On réduit le tout en poudre pour en faire un opiat avec du miel ou de la farine mêlée d'eau ; l'on en met trois fois par jour une bonne cuillerée à soupe sur la langue de l'animal, quelque tems avant de lui donner à manger. On lui

donne en même tems dans sa boisson un peu de marc de graine de lin ; on a soin qu'il soit bien et suffisamment nourri , et qu'il prenne de l'exercice au grand air. — Si l'on a cultivé assez de carottes pour qu'elles puissent faire partie de sa nourriture , les bons effets en seront aussi sensibles contre les vers que contre la gale.

CHAPITRE NEUVIÈME.

DE LA MANIÈRE DE SOIGNER LES POULAINS LA
TROISIÈME ANNÉE, ET COMMENT ON DOIT LES
ACCOUTUMER AU TRAVAIL.

Quand les poulains ayant passé leur second hiver , entrent par conséquent dans leur troisième année , la nature a besoin de déployer encore beaucoup de forces tant pour leur croissance que pour leur développement intérieur : ils commencent à perdre leurs premières dents ; leurs os deviennent insensiblement plus compactes et plus solides , et leur sexe se fait sentir avec plus de force : des soins réguliers , une nourriture abondante et saine , leur sont donc aussi nécessaires que jamais. — Rien de plus convenable non plus à cette époque de leur vie qu'un bon pâturage situé dans un lieu élevé. Il faudra le leur procurer , s'il est possible , en continuant à les soigner d'ailleurs comme les

années précédentes. — En revanche, rien ne sauroit leur nuire davantage que le travail qu'on exigeroit d'eux, quelque facile et léger qu'il pût être. Leurs os sont encore tendres, leurs muscles et leurs tendons n'ont point encore la force de réaction nécessaires. — Les services qu'on en pourra tirer seront donc très-foibles, tandis que le dommage qu'on leur causera s'étendra sur leur vie entière. Cela les empêchera de grandir, leurs os prendront une direction vicieuse; leur dos se courbera; ils deviendront huchés sur le derrière, arqués sur le devant, foibles des paturons et affectés de plusieurs autres défauts du même genre.

Lorsqu'on les retire du pâturage en automne, pour les faire rentrer à l'écurie, il ne faut point encore les attacher. Aussi long-tems qu'un cheval croît, si l'on veut que ses membres se développent et se forment régulièrement, il ne doit être gêné ni dans sa position ni dans ses mouvemens. — Les jeunes chevaux que l'on attache trop tôt, risquent beaucoup d'être mal placés sur leur devant. — Si le local trop resserré ne permet absolument pas de laisser les poulains libres, au moins faut-il les faire promener chaque jour hors de l'écurie. —

C'est à l'époque de leur vie dont nous parlons qu'il faut s'appliquer à nettoyer et étriller régulièrement les poulains, et à bien laver et

peigner tant la queue que la crinière. Un soin d'une autre espèce et non moins essentiel, c'est de leur lever et manier souvent les pieds. Lorsqu'ils seront accoutumés à se les laisser prendre facilement, on les frappera graduellement de coups de plus en plus forts pour qu'ils prennent l'habitude de se laisser ferrer sans résistance.

Lorsque les poulains ont atteint l'âge de trois ans, il est encore très-bon de les mettre au pâturage; mais lorsque cela ne peut s'arranger avec le genre particulier de l'exploitation agricole, il faut au moins les tenir pendant l'été sans être attachés à l'écurie, leur procurer souvent de l'exercice en plein air et les nourrir au vert.

C'est en automne, lorsqu'ils ont environ trois ans et demi, que l'on peut commencer avec beaucoup de ménagemens et de précautions à les accoutumer insensiblement au travail, non pas encore dans le but de tirer quelque utilité de leurs services, mais seulement pour les rendre dispos, et les préparer à ce qu'on exigera d'eux par la suite; afin que les efforts ne leur coûtent pas trop et qu'ils ne s'y refusent pas. — On commencera par leur mettre un bridon; ensuite on les accoutumera à laisser monter et descendre souvent un cavalier léger, qui les fera aller doucement au pas et au trot, et leur apprendra insensiblement à connoître la bride,

ainsi qu'à obéir aux aides dont on se sert ordinairement pour les conduire. On mettra plus tard le harnois sur ceux que l'on destine au trait, et quand ils seront accoutumés à le porter, on leur fera tirer une charge légère en les attelant avec d'autres chevaux dociles et paisibles.

Lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de quatre ans, après avoir été soignés et ménagés comme nous venons de le dire, on peut les considérer comme des chevaux de travail, sans perdre de vue qu'il faut encore des gradations pour les former aux travaux pénibles : ce n'est qu'à l'âge de cinq ans, qu'un cheval ayant complètement fini sa crue, peut supporter la fatigue d'une manière suivie; mais aussi lorsqu'on les a ménagés jusqu'alors, ils se conservent en état de rendre de bons services jusque dans leur vieillesse.— C'est donc une règle importante de faire faire aux vieux chevaux les ouvrages les plus pénibles, et aux jeunes ceux qui le sont le moins.

CHAPITRE DIXIÈME.

DU TRAITEMENT DE LA GOURME BÉNIGNE, ET DES
SYMPTÔMES QUI CARACTÉRISENT LA GOURME
MALIGNE, LA MORVE ET LA MORFONDURE.

Il nous reste à parler de certaines maladies particulières aux chevaux et qu'il est d'autant



plus nécessaire de faire bien connoître à ceux qui en élèvent, que ces maladies sont contagieuses et que, pour en empêcher la communication, il faut les avoir reconnues dès le principe.

1° *De la gourme.* Les chevaux sont sujets à la gourme à tout âge, cependant les poulains le sont plus particulièrement. — Les causes de la gourme, autres que la contagion, peuvent être une température mal-saine, une mauvaise nourriture, le défaut de soins, le passage subit du chaud à un air froid et humide, du pâturage à la nourriture sèche de l'écurie, ou vice versâ; le refroidissement, surtout si les chevaux accoutumés à des écuries trop chaudes et pleines de vapeurs se trouvoient exposés à un froid humide, l'eau froide qu'ils auroient bue ayant chaud, etc. — Voici quelle est la marche de la gourme bénigne : le cheval prend de la fièvre accompagnée de frissons; il laisse tomber la tête; ses yeux deviennent ternes et larmoyans; son poil se hérisse; il tousse; son appétit diminue plus ou moins. — Il se fait ensuite par les naseaux un écoulement d'une humeur visqueuse qui a peu de consistance dans les commencemens, mais qui devient ensuite plus épaisse. — Il se forme sous la ganache une tumeur inflammatoire douloureuse, dure dans les commencemens, molle ensuite et qui ne tarde pas à s'ouvrir pour donner un pus blanchâtre, inodore et louable.

Quand les choses se passent ainsi, l'expectoration devient plus facile; l'animal reprend sa vivacité et son appétit; l'écoulement des na-seaux diminue peu-à-peu; les plaies de la ganache se cicatrisent; bientôt l'engorgement des glandes se dissipe, et la santé se rétablit sans que le corps ait été sensiblement affecté par cette maladie.

Lorsqu'elle suit une marche aussi bénigne, peu de remèdes sont nécessaires; mais on aura soin que les chevaux jouissent toujours dans leur écurie d'un air pur et sec; on les garantira de tout refroidissement; on les bouchonnera souvent; et dans les commencemens, vu qu'ils refusent ordinairement l'avoine, on leur donnera une nourriture douce, facile à digérer et point échauffante, comme de bon vieux foin, des carottes jaunes, de la drèche, etc.

On fera en sorte de tenir chaudement la tumeur et on en favorisera la suppuration en la frottant avec de la graisse mêlée d'huile de térébenthine, ou en y appliquant des cataplasmes chauds et émolliens; après quoi on l'ouvrira avec précaution et en prenant garde de choisir le bon moment; puis on tiendra toujours la plaie bien propre. — On fera respirer quelquefois pendant la journée aux animaux malades qui auront une toux sèche, les vapeurs d'une décoction de graine de foin ou de drèche, et

l'on mêlera dans leur boisson quelque peu de marc de graine de lin.

Lorsque la toux sera mûre et les tumeurs glanduleuses en suppuration, on pourra donner intérieurement la poudre suivante :

Prenez : Graine d'anis ou de fenouil,
Racine de gentiane,
Racine de roseau aromatique,
Poudre d'antimoine,
Fleur de soufre,

de chacune une once, et trois onces coquilles d'huitre ou d'œufs calcinées.

On en fait prendre le matin, à midi et le soir, chaque fois une demi-once aux poulains d'un an, et le double aux chevaux plus âgés. On donne ce remède sur du grain mouillé, ou bien l'on en forme un opiat soit avec du miel, soit avec de la farine et de l'eau. On le continue jusqu'à ce que l'écoulement des naseaux ait cessé.

Il est essentiel de soutenir l'effet de ce remède par une très-bonne nourriture, et surtout en augmentant la ration d'orge ou d'avoine.

La gourme devient facilement maligne chez les poulains qui proviennent d'une race malsaine ; qui ont eu de mauvaise nourriture, soit au pâturage soit à l'écurie ; dont les organes de la respiration sont affoiblis par les émanations putrides d'écuries mal-propres, et en général chez ceux qui ont été exposés à l'influence

de quelqu'une de ces causes nuisibles dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

Dans ce cas là les humeurs sont ordinairement viciées, et le corps n'ayant pas assez de force pour pousser à l'extérieur le principe de la maladie, c'est-à-dire, pour opérer une crise favorable, il peut arriver que quelqu'une des parties internes nécessaires à la vie soit attaquée d'inflammation ou de suppuration. L'animal malade ne tarde pas à être épuisé, à s'affoiblir et à maigrir; sa peau s'attache aux côtes; les poils perdent leur lustre; le bas-ventre se retire; la respiration devient courte; les glandes en suppuration ont de la peine à s'ouvrir, la membrane pituitaire, ainsi que la matière qui en découle, ont une couleur qui n'est pas naturelle; il se forme sur différentes parties du corps des tumeurs qui sont sujettes à rentrer, etc. Tels sont les principaux symptômes qui caractérisent la gourme maligne.

Lorsque la maladie prend un caractère aussi fâcheux, les remèdes que nous avons indiqués contre la gourme bénigne sont toujours bons à employer; mais la prudence ne laisse pas d'exiger qu'on ait recours à un homme de l'art. — Le moindre changement dans les circonstances doit en amener un dans le traitement. C'est ce dont un médecin vétérinaire bien entendu est seul capable de juger.

La gourme, quelque bénigne qu'elle soit, ne laissant pas d'être contagieuse, il faut toujours avoir soin de séparer les bêtes malades de celles qui ne le sont pas ; mais cette séparation devient plus urgente lorsqu'il se manifeste quelqu'un des symptômes dont nous venons de parler, et surtout lorsque la maladie prend un caractère douteux qui peut faire craindre qu'elle n'ait déjà dégénéré en morve.

*Des symptômes de la gourme suspecte
et de la morve.*

Toute gourme devient suspecte lorsqu'elle est accompagnée de quelqu'un de symptômes suivants :

1° Lorsque les glandes engorgées sont dures, sans être enflammées ni douloureuses, qu'elles sont adhérentes aux mâchoires et que l'on peut former un pli avec la peau qui les couvre.

2° Lorsque dans l'espace de huit jours la tumeur n'est pas entrée en suppuration ou ne s'est pas dissipée par l'écoulement d'une matière louable sortant du nez.

Lorsqu'il ne se forme des tumeurs glanduleuses que d'un côté de la ganache, que l'écoulement n'a lieu que par un des naseaux et que l'œil de ce même côté pleure plus que l'autre.

4° Lorsque l'écoulement est gluant et forme des croûtes qui s'attachent aux parois du nez.

La maladie devient encore plus suspecte,

5° Lorsque l'écoulement du nez sort en flocons ou en masses, qu'il est mêlé de parties caseuses ou sanieuses, et que la membrane pituitaire est décolorée et parsemée de stries rouges. — On peut être certain que la morve est complètement décidée.

6° Lorsqu'un ou plusieurs des symptômes ci-dessus étant en évidence, il se forme encore des ulcères calleux sur la membrane pituitaire.

La morve ne se manifeste pas seulement à la suite de la gourme; d'autres maladies se terminent par celle-là, comme la suppuration de quelque partie interne, la gale, d'anciennes plaies du garrot, etc. Souvent aussi cette maladie se déclare d'abord après que l'animal a fait usage d'une nourriture mal-saine. — La contagion en est une source non moins fréquente.

Il est suffisamment prouvé, par ce que nous venons de dire, que toutes les espèces de gourmes méritent la plus grande attention, dont il ne faudra point se relâcher malgré l'amélioration apparente de l'état de l'animal. — Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'il est prouvé par l'expérience que les chevaux qui en sont atteints peuvent conserver leur appétit quelque tems. — Il n'est même pas rare, jusqu'à

E

ce que le mal ait atteint son dernier période, de les voir plus gras et moins souffrans en apparence, que dans la gourme bénigne.

Des symptômes de la morfondure.

La morfondure est une maladie qui a beaucoup de rapport avec la morve, l'une succède à l'autre, et vice versa.

On s'est assuré par des expériences que l'on pouvoit produire la morve, en introduisant dans la membrane pituitaire d'un cheval bien portant quelque peu de matière sanieuse provenant d'ulcères de morfondure.

La morfondure se reconnoît à des vessies dont la grosseur varie de celle d'un pois à celle d'une noix, et qui se manifestent à la tête et principalement aux lèvres, au col et à d'autres parties du corps, le plus souvent sous la forme d'une espèce de cordon suivant le cours des vaisseaux lymphatiques. Ces vessies s'ouvrent et forment des ulcères profonds, dont les bords sont lardassés et relevés, et d'où il s'écoule une sanie puante qui colle très-fortement les poils.

Il arrive souvent, comme dans la morve, que les chevaux atteints de cette maladie conservent encore quelque tems leur appétit, qu'ils ont même un air de santé, ce qui fait que les demi-connoisseurs s'abusent sur leur danger.

La morfondure n'est pas seulement une maladie très-difficile à guérir, mais elle oblige encore, sous le rapport de la contagion, aux mêmes précautions que la morve; savoir :

1° De séparer rigoureusement les chevaux malades de ceux qui ne le sont pas.

2° De ne faire usage, pour les chevaux sains, de rien de ce qui aura servi aux malades, soit baquets, étrilles, couvertures, harnois, etc., sans que ces objets aient passé plusieurs fois par une lessive d'eau bouillante, et qu'ils aient été bien séchés à l'air.

3° De prendre les mêmes soins pour nettoyer et purifier les écuries. On lavera plusieurs fois avec une lessive bouillante, les rateliers, les crêches et en général tous les objets qui auront été touchés par des chevaux malades; on versera également de la lessive bouillante sur le plancher; on passera sur les *parois* une couche de chaux-vive dissoute dans de l'eau, et l'on ne remettra des chevaux dans ces écuries qu'après les avoir suffisamment aérées.

Il est essentiel d'employer la lessive bouillante pour détruire le vice contagieux.

La gale, la gourme suspecte ou maligne, la morve et la morfondure, sont donc parmi les maladies des chevaux celles qui peuvent causer le plus de dommages à cause de leur caractère contagieux, et qui par conséquent

exigent le plus de précautions de la part des propriétaires qui font des élèves.

La surveillance de la police n'est pas moins essentielle pour empêcher autant que possible la propagation de ces maladies; et sous ce rapport, on peut citer, comme bien digne d'être imitée, l'organisation de plusieurs de nos villages où quelques-uns des cultivateurs les plus expérimentés sont chargés de veiller à ce que l'on ne souffre dans les troupeaux aucun animal atteint d'une maladie contagieuse, et de tenir la main à la stricte exécution de toutes les mesures sanitaires ordonnées par le Gouvernement.

COUP-D'OEIL

SUR LES PROPORTIONS DU CORPS QUI CONSTITUENT UN CHEVAL BIEN CONFORMÉ.

La tête est maigre et d'ailleurs proportionnée au reste du corps; les oreilles sont pointues et bien placées; le front comparativement grand, les naseaux sont larges et la ganache (A) forme une rainure bien évidée.

L'encolure s'élève librement en se détachant de la poitrine, la crinière est mince et ferme; la trachée-artère forte et dégagée.

Le garrot (B) mince, élancé, bien détaché, se lie avec grâce aux parties qui l'entourent.

La partie du dos qui suit le garrot, est droite, fortement constituée, pleine de force : de sa connexion avec les reins, qui sont ramassés et un peu élevés, et de la connexion que les reins ont à leur tour avec une croupe bien arrondie, il résulte une ligne presque horizontale du garrot au tronçon de la queue.

Le poitrail, vu par-devant, paroît large; le thorax est allongé; les côtes sont bien arrondies et la dernière est peu éloignée de la hanche.

Des membres antérieurs.

La position de l'épaule, du garrot (B) en bas et en avant jusqu'à sa connexion avec le bras (en E), et celle du bras ou de l'humérus depuis (E) le coude et jusqu'au milieu de son articulation du coude (F) est telle, que ces deux parties forment à la pointe de l'épaule (E) un angle qui n'est ni trop aigu ni trop obtus.

L'articulation du coude (F) (à la partie postérieure de laquelle l'olécrane fait une forte saillie) est large, de même que l'avant-bras (G) qui est proportionnellement long et bien musclé. Le genou se trouve sur une ligne perpendiculaire à l'avant-bras et paroît large, vu par-devant.

L'os crochu (H) qui se trouve sur le côté est très-saillant.

Le canon (I) conserve la ligne perpendiculaire avec le genou et l'avant-bras : les tendons

fléchisseurs, placés à une certaine distance de l'os, rendent cette partie fort large.

Le boulet (K), vu de côté, paroît large; il est maigre et dégarni de poils.

Le paturon (L) est d'une bonne longueur; il a toute la force nécessaire, et l'on jugera que ses tendons et ses ligamens ont l'élasticité requise, lorsqu'il ne sera pas trop flexible aux endroits où il s'articule avec le canon et avec l'os de la couronne. (La ligne inférieure partant de la lettre (L), indique la connexion du paturon avec l'os de la couronne sur lequel l'ongle prend naissance.)

Les pieds ou les sabots sont dans les bonnes proportions si la muraille de pince a le double de la longueur de celle des quartiers. En considérant les membres postérieurs, on trouvera que le coxal, depuis qu'il commence à former le bassin en (M) jusqu'à sa connexion avec l'os de la cuisse et de-là jusqu'à la rotule en (N), est placé de façon que les lignes qu'on suppose tracées depuis les hanches jusqu'en (M) et de-là en (N), forment un angle qui ne doit être ni trop aigu ni trop obtus.

La jambe (O) est bien proportionnée dans sa longueur; fortement musclée, et l'éloignement dans lequel le tendon extenseur se trouve de l'os, le fait paroître fort large.

On remarque au jarret (en P) le calcaneum

fortement exprimé, en même tems que l'articulation est large et sèche. (Au pied droit, la lettre (Q) marque la place au-dessous de laquelle se forment les éparvins.)

Le canon s'articule avec le jarret d'une manière régulière, c'est-à-dire, qu'il forme ici un angle convenable avec la jambe. A la partie postérieure les tendons sont bien dégagés et forment une ligne droite de la pointe du calcaneum au boulet.

(La lettre R indique la place où le canon s'articule avec le jarret.)

FIN.

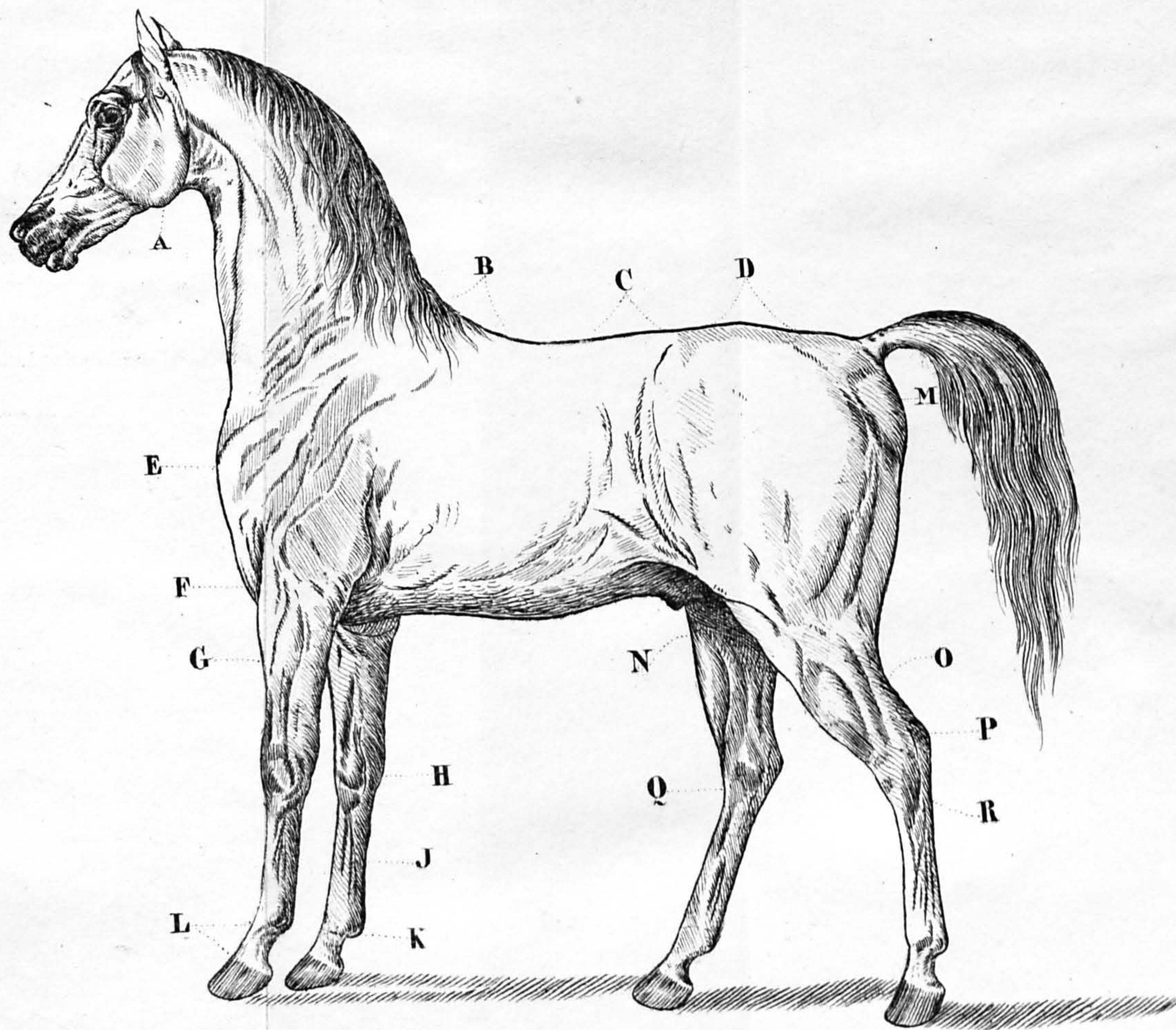
FAUTES A CORRIGER.

Page 27. ligne 20. et, *lisez* est.

» 31. » 14. quartiers, *l.* quartier.

» » » 22. cuises, *l.* cuisses.

» 37. » 22. l'ostiloïde, *l.* l'os styloïde.



21
11
15
69

